

*Bibliothèque numérique*

**medic @**

**Revue de la Société française  
d'histoire de l'art dentaire**

*[1981], Année 1980-1981. - s. l., 1981.*

*Cote : PF114*



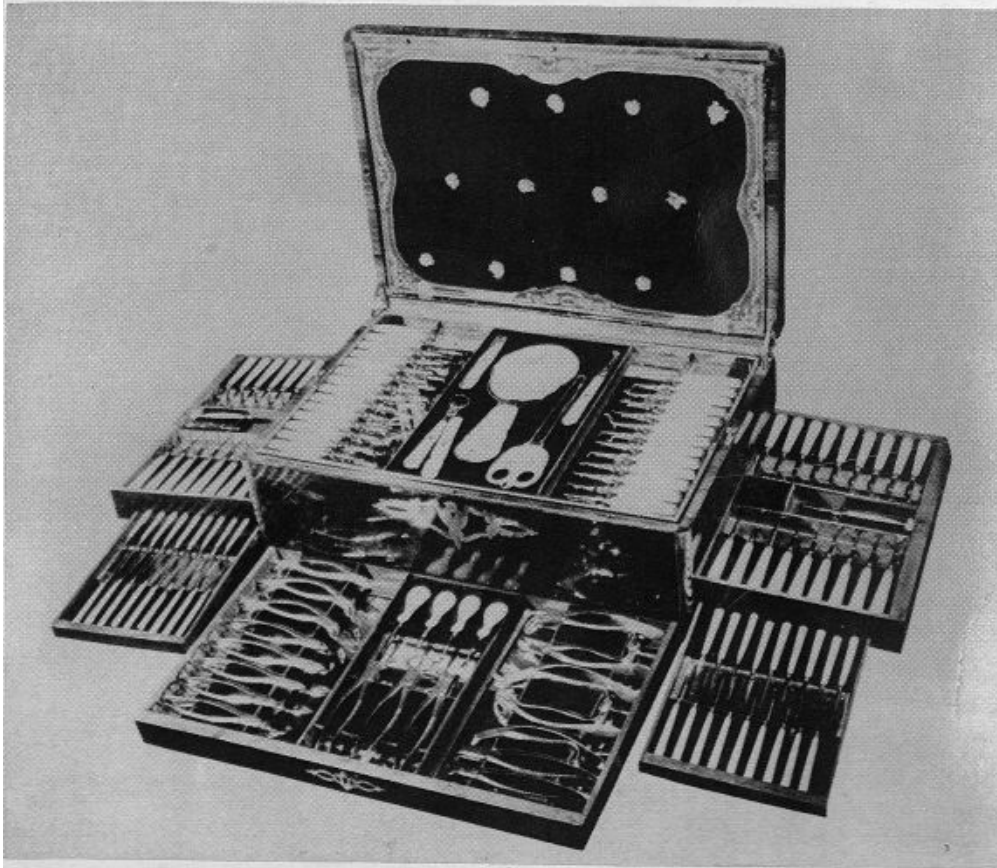
Remerciements à la Société française d'histoire de l'art dentaire pour avoir autorisé la numérisation de sa revue  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?pf114x1981x13>

PF 114

# REVUE

de la Société Française

# D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE



Année 1980-1981



*livres rares  
traitant  
de la*  
**BOUCHE**  
*et des*  
**DENTS**

**LIBRAIRIE THOMAS-SCHELER**  
Lucien Scheler et Bernard Clavreuil, Experts  
19, RUE DE TOURNON, PARIS VI° - 326-97-69



# SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE

Les activités de la Société Française d'histoire de l'Art Dentaire

## SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE

### SOMMAIRE

Année 1980-1981

3 *Éditorial* Dr R. R. WARNAULT

7 *Gazette odontologique*

10 *Les dents de Voltaire* Dr L. CHOUDIN

23 *René-Jacques Croissant de Garangeot*  
Médecin-Général J. des CILLEULS

25 *Le mal aux dents du Roi de Rome* F. E. R. de MAAR

27 *La trousse de Charles-X* F. E. R. de MAAR

28 *Recherche d'un logement* Dr CHOVET

33 *Nos confrères de jadis...* Dr F. VIDAL

36 *Le chapiteau de l'église de Courtisols* Dr J. ANGOT

38 *Côme et Damien* Dr R. R. WARNAULT

45 *Bunon* A. BARDEN

## SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE

Président Pr. V.B. GAUVAL, 34, rue Poulet 75018 PARIS

Vice-Présidents Dr. ANGOT, 17 rue Clapeyron, 75008 PARIS  
Pr. S. BERENHOLC, 47, Bld Beaumarchais 75003 PARIS  
Dr. S. JACQUEMARD, 38-40, rue de Crimée 75019 PARIS  
Dr. C. SEBBAN, 44, rue Véron 94 ALFORTVILLE  
Dr. L. VERCHERE, 7, Rondpoint Bugeaud 75116 PARIS

Secrétaire Dr. R. WARNAULT, 2, rue Georges Janin 92600 ASNIERES

Trésorier Dr. Mme VOREAUX, 7, rue de l'Hermitage - La Chataigneraie  
95160 MONTMORENCY

Correspondance rédactionnelle :

Dr. L.J. CECCONI  
42 rue du Départ  
95880 ENGHEN LES BAINS

Les clichés sont à la charge des auteurs, ainsi que les "tirés à part".  
La demande doit en être faite au moment de la remise du manuscrit.

THOMAS SCHELER

Bernard Chevroul, Experts

BOURNON, PARIS VI<sup>e</sup> - 326-97-88

## Editorial

### Les activités de la Revue Française d'Histoire de l'Art Dentaire

Au moment où va paraître ce numéro, je profite d'un rayon de soleil pour rédiger ce condensé de nos activités afin qu'il ne reflète pas trop la morosité de la période que nous venons de subir.

La profession dentaire n'échappes pas à la règle générale. La crise économique fait sentir ses effets en toutes directions et oblige toutes les catégories sociales à se replier sur elles-mêmes, à faire face aux événements pour ne pas en être victimes.

Notre revue, dois-je vous le confier n'échappe pas à ce qui en résulte, la hausse des prix, les augmentations imprévues des tarifs et des fournitures sont pour les réalisateurs d'un bulletin un souci que vous ne pouvez pas soupçonner.

Sans ces tourments, notre sérénité serait moins affectée, notre gaieté subsisterait.

Cette période que je m'applique à décrire a été en outre marquée par la disparition d'un confrère éminent et de plus un ami.

Le 27 Juin 1981, nous conduisions à sa dernière demeure André BOUCHER, Président de l'A.E.O. et grand animateur, avec notre Président V.B. GAUVAL, de la pédodontie.

J'ai connu BOUCHER en 1918, avant même d'entrer à Garancière comme étudiant en 1919, où il est venu à son tour deux ans plus tard car il était mon cadet.

Pendant près de 60 ans nous nous sommes retrouvés chaque semaine dans cette école, que de chemin parcouru, quelle évolution de la profession et des bâtiments qui nous abritaient... Quand on franchit maintenant le seuil de ce qui est devenu la Faculté de Chirurgie Dentaire PARIS VII.

André BOUCHER est parti avec notre estime et nos regrets ; il repose maintenant au cimetière des Batignolles. Nous veillerons à perpétuer son oeuvre.

Dans de nombreuses années, un futur praticien sera heureux de situer l'époque que nous vivons.

Apportez votre soutien à la Revue Française d'Histoire de l'Art Dentaire qui oeuvre dans cet esprit. Dans cet esprit, dis-je permettez-moi de vous rappeler que l'année 1979 s'est terminée après le colloque tenu à Garancière sous la présidence du Doyen Guy PENNE, séance à laquelle avaient été conviés notamment Monsieur

ALLEN rédacteur en chef de TONUS, Monsieur LEROUX de l'Information Dentaire, ainsi que plusieurs personnalités de la profession : je pense à Monsieur KLESSSEN des Cahiers de la Prothèse, à Monsieur OLIVI Président du Conseil de l'Ordre de PARIS et à Monsieur PRELAT qui souffrant n'avait pu faire le déplacement.



Cette réunion qui avait pour but le trentenaire de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire et la commémoration du centenaire de la parution de la gazette odontologique a donné lieu à un vaste débat plein d'intérêt, les argumentateurs faisant chacun l'effort d'apporter une précision à ce qui est déjà une "affaire historique".

Pour l'année 1980, la 1ère réunion s'est tenue le 9 Mai à la Faculté de PARIS VII. Le Docteur QUENOUILLE y a fait un brillant exposé sur les dents et l'art dentaire à l'époque pharaonique et l'intérêt du texte était encore accru s'il est possible par la projection de photographies en couleur d'une haute valeur pédagogique et artistique. Nous attendons toujours le texte intégral de cette belle communication et souhaitons pourvoir un jour vous le donner in extenso ainsi que l'argumentation intéressante de Monsieur ROUZIERES fils, nous renouvelons cette prière à tous les conférenciers.

Le Docteur ANGOT, suivant l'ordre du jour, nous a parlé des sculptures romanes et pour terminer le Docteur BOUCAULT nous a révélé l'existence d'un confrère pamphlétaire et chansonnier du nom de MALINGRE. Le Docteur RECHMAN bien que souffrant a pris une part active au débat qui clôtura cette réunion très réussie.

La seconde séance concernant l'année 1980 a eu lieu le 10 Octobre, le Docteur ANGOT attira l'attention des confrères sur les moments bien flous, bien imprécis de la vie de FAUCHARD. Ensuite le Docteur CHOVET développa le sujet fort intéressant concernant le "logement" d'un dentiste place des Vosges en 1787.

Le Président CECCONI tint à remercier personnellement le Docteur CHOVET de sa conférence. Il fixa et attira l'attention des confrères présents sur l'intérêt historique de la Place des Vosges, bordant le quartier du Marais et qui était à l'époque un lieu revêtant une grande activité. On y retrouve la trace, la présence de FAUCHARD, de BOURDAIS, de DUBOIS FOUCOUX et le temps passant l'hotel de Victor-Hugo. C'est Place des Vosges qu'eut lieu l'accident du duel qui coûta la vie au Roi et qui en vérité a été la première fracture du crâne relatée à cette époque.

En 1980, il faut mentionner la visite de notre fidèle correspondant des U.S.A. le Docteur L.B. AMYOT toujours actif et dévoué à notre cause.

L'année 1981 a été marquée par la réunion qui s'est tenue le 30 Janvier à Garancière et dont l'ordre du jour mentionnait l'intervention du Professeur GAUVAL concernant BUNON avec les précurseurs de l'histoire par A. BARDEN.

Puis vint celle du Professeur VOREAUX concernant l'équipement scientifique et les études dentaires dans les pays de l'Est Européen. Pour terminer, le Docteur WARNAULT donna communication d'un texte sur la vie de Côme et Damien, sujet inspiré d'une importante et savante thèse de Madame DAVID-DANEL préfacée par Monsieur Louis REAU, membre de l'Institut.

La seconde séance de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire s'est tenue le Lundi 14 Décembre 1981 à 14 heures 30 à la Faculté PARIS VII.

Son ordre du jour comportait: l'examen d'une trousse de barbier-chirurgien à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, sujet traité par le Docteur ANGOT, possesseur de cette petite merveille ;

la genèse de l'obturation canalaire jusqu'à Lentulo par le Docteur VERCHERE,

questions diverses et commentaires des conférences dont il faut signaler celui du Professeur GAUVAL très documenté à ce propos.

Je m'aperçois avoir omis de mentionner tout au long de ce travail les réunions de bureau tenues chez le Président CECONNI à ENGHEN en 1980 et 1981. Elles ont toutes concerné l'élaboration des réunions et l'étude des sujets qui y seraient évoqués. Je dois, bien pénible que soit la chose, signaler la disparition de quelques confrères auxquels nous tenions, tout particulièrement les Professeurs BOUCHER mais aussi MONTEIL et ce pauvre RECHMAN qui a disparu bien prématurément, nous laissant un souvenir vraiment charmant de sa personnalité. Nous avons tenu à exprimer à sa famille combien nous le regrettons.

Par ailleurs, plusieurs confrères ont reçu des distinctions honorifiques pour leur activité professionnelle, notamment :

- le Docteur VIALATEL promu au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur,
- le Docteur WARNAULT promu au grade de Commandeur des Palmes Académiques,
- le Docteur VERCHERE promu au grade d'Officier de l'Ordre National du Mérite.

Enfin, comment ne pas se réjouir de la nomination du Professeur Guy PENNE au poste de Conseiller du Président de la République pour les affaires concernant les pays d'Afrique noire et Madagascar. Nous le félicitons sincèrement pour cette haute marque de confiance et d'estime dont il est l'objet de la part du Chef de l'Etat et la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire tient à lui exprimer tous ses compliments et la fierté qu'elle ressent des rapports amicaux qu'il a en maintes circonstances témoigné à notre groupement.

Le Secrétaire Général.  
Docteur R.R. WARNAULT.



# GAZETTE ODONTOLOGIQUE

Janvier 1879.

911



Messieurs et chers confrères,

Quelques-uns des principaux dentistes de Paris, s'entretenant dernièrement ensemble de la déplorable situation où se trouve notre spécialité en France, ont cherché un moyen de remédier à cet état de choses et se sont décidés à créer un nouveau journal, sous le nom de *Gazette odontologique*.

Cette feuille, pour remplir le but de ses fondateurs, doit être complètement libre et indépendante.

Elle ne sera inféodée à aucune maison industrielle et commerciale, et sera dirigée par un Comité de rédaction anonyme.

Les motifs de cette détermination sont faciles à comprendre.

Un journal qui a en vue les intérêts généraux de la profession ne doit refléter aucune opinion exclusive, et il est à peine possible qu'un rédacteur en chef ne laisse pas, même sans en avoir conscience, percer ses idées personnelles. Or, en face de l'état d'abaissement où nous sommes actuellement, il est bon que chacun trouve un

*Gazette odontologique*. — I.

1

# LES DENTS DE VOLTAIRE

2

GAZETTE ODONTOLOGIQUE.

champ libre pour exposer ses plans de réforme et d'amélioration.

Tout nous manque encore. Nous n'avons pas d'établissements d'enseignement, pas d'associations, pas de ~~clubs~~ clubs. Ravalés au niveau des empiriques et des charlatans, l'on nous a refusé jusqu'ici le droit de prendre rang parmi les membres de la profession médicale et chirurgicale. Il est donc nécessaire d'avoir un organe pour faire entendre nos justes plaintes.

Cet organe, le voici ; tout dentiste honorable peut s'en servir et devenir notre collaborateur. Nos colonnes lui seront libéralement ouvertes.

La *Gazette odontologique*, ne voulant pas non plus sacrifier sa liberté à ses intérêts, a rompu avec les errements et usages anciens, en se passant de la protection et des subsides de tout dépôt dentaire quel qu'il soit. Les inventeurs et manufacturiers pourront donc recourir, en toute confiance, à cette feuille pour faire connaître leurs produits à la profession.

*Liberté et indépendance*, telle est la devise choisie par le Comité de rédaction *anonyme*, pour un journal qui sera spécialement dévoué à la défense des intérêts de la corporation, et dont le succès sera assuré, nous en avons la conviction, grâce à l'appui et au bienveillant concours de tous nos confrères.

## CRÉATION D'UNE CHAMBRE SYNDICALE DES DENTISTES.

Un grand nombre de dentistes de Paris viennent d'adhérer aux Statuts de l'*Union nationale des chambres syndicales* et se sont constitués en comité sous la dénomination de *Comité de l'art dentaire*.

Une première assemblée générale a eu lieu le 7 février dernier, 79 membres assistaient à la réunion, présidée par M. Falgas.

Après une allocution, fortement applaudie, du président, l'assemblée choisit une commission de 6 membres chargée de dresser, pour former le comité, une liste de candidats, qu'elle présenterait aux suffrages de la prochaine assemblée générale.

Les 6 membres nommés furent : MM. Andrieu, Amyot, Richard d'Aulnay, Stevens, Gaillard et Crane.

Le 17 février, dans une nouvelle assemblée générale, les membres suivants ont été élus à une forte majorité :

ANDRIEU.	GOLDENSTEIN.	
COLLIGNON.	VERDIER.	
GAILLARD.	CHRÉTIEN.	
RICHARD D'AULNAY.	LEBIGOT.	
AMYOT.	PICARD.	
BRASSEUR.	WIESNER.	
STEVENS.	}	Membres étrangers.
CRANE.		
MICHAELS.		

Après la réunion, les 15 membres du comité se retirèrent pour procéder à l'élection de leur bureau : furent nommés :

MM. ANDRIEU, président ;		
AMYOT,	}	vice-présidents ;
RICHARD D'AULNAY,		
STEVENS, secrétaire étranger ;		
COLLIGNON, secrétaire français.		



# LES DENTS DE VOLTAIRE

par le Dr Lucien CHAUDIN

Permettez-moi, tout d'abord, de remercier votre Président d'Honneur, Monsieur le Professeur CECCONI, qui, ayant distingué mon modeste travail, m'a demandé de vous parler des "Dents de VOLTAIRE".

Pourquoi les "Dents de VOLTAIRE" ? Très brièvement, je vous citerai comme première raison à ce travail, la thèse de doctorat bien sûr, ensuite la fréquentation quotidienne du grand homme depuis vingt ans que j'exerce à Ferney, mes goûts littéraires et philosophiques, et enfin une réminiscence devenue cliché : le "hideux sourire" que prête Alfred de MUSSET à VOLTAIRE.

MUSSET, qui, comme nous contemplait la célèbre statue due à Jean-Antoine HOUDON. Le lieu s'y prêtant, j'oserai vous dire que, point n'est besoin d'être "devin" pour voir que c'est là "le joyeux" sourire d'un édenté total ou subtotal. Partant de cette constatation, il m'a paru intéressant d'établir :

- La chronologie de l'édentation voltairienne sur les documents iconographiques en notre possession, en étudiant les altérations morphologiques progressives du visage qu'a dû entraîner cette édentation.
- d'étudier également les documents écrits, c'est-à-dire la Correspondance de VOLTAIRE et les témoignages éventuels de l'époque pour vérifier cette chronologie et tenter d'établir les causes de l'édentation.
- Enfin d'essayer de voir quels furent les rapports de VOLTAIRE avec les dentistes de son temps.

Mais consultons tout d'abord la fiche de notre illustre patient et voyons rapidement les dates principales de sa vie :

- 1694 - François-Marie AROUET naît le Dimanche 21 Novembre à Paris. Il est le fils de François AROUET, précédemment Notaire Royal au Châtelet et à l'époque Conseiller du Roi, Receveur des épices à la Chambre des Comptes (ou en passe de le devenir) et de Marguerite DAUMART.
- 1701 - Madame AROUET meurt, à l'âge de quarante ans environ, le 13 Juillet.
- 1718 - François-Marie fait faire son portrait par Nicolas de LARGILLIERE. A la fin de 1718 ou au début de 1719, il prend lui seul sait où, le nom de VOLTAIRE.

- 1722 - Il a vingt-huit ans, son père meurt le premier Janvier, sa santé se détériore, il se plaint déjà des maux d'entrailles qui seront son lot quotidien sa vie durant.

- 1723 - Atteint de la petite vérole, qui sera sa seule grande maladie, il en réchappe malgré les soins de son médecin.

- 1734 - C'est le premier séjour à Cirey chez Monsieur et Madame du CHATELET. Ce séjour sera suivi de quelques autres et de voyages à travers l'Europe.

- 1735 - Date d'un des plus beaux portraits de VOLTAIRE, par Maurice QUENTIN DE LA TOUR.

- 1748 - 1749 - Séjours à la Cour de Lunéville auprès du Roi STANISLAS où Paul-Louis CYFFLE exécute son portrait sculpté. C'est en 1749, le 10 Septembre que meurt Madame du CHATELET.

- En 1750, cédant aux sollicitations de Frédéric II, VOLTAIRE part pour la Prusse où il séjournera jusqu'en 1753.

- En 1755, c'est l'installation aux Délices près de Genève.

- 1758 - Achat de la terre de Tournay, puis de celle de Ferney où VOLTAIRE passera vingt ans, recevant l'élite de l'Europe et où de nombreux artistes reproduiront ses traits.

- 1778 - 10 Février, c'est le retour triomphal à Paris, VOLTAIRE pose pour Jean-Antoine HOUDON qui exécute la célèbre statue qui a fixé ses traits pour toujours dans nos mémoires.

- 1778 - 30 Mai, mort de VOLTAIRE puis enterrement à l'Abbaye de Scellières, précédé de l'autopsie et de l'embaumement du corps. Nous ne nous arrêterons pas là, car en :

- 1791 - le 9 Mai, le corps est exhumé et transféré à Paris. Au cours de ce transfert, deux dents furent enlevées et transformées en reliques.

- Le 11 Juillet : dépôt des cendres au Panthéon.

- En 1897, le 18 Décembre, pour faire cesser les bruits qui ont couru tout le dix-neuvième siècle, concernant une prétendue profanation des tombeaux de VOLTAIRE et de Jean-Jacques ROUSSEAU, le Gouvernement ordonne la réouverture de ces tombeaux. Les squelettes sont identifiés, mais les bruits courent toujours.

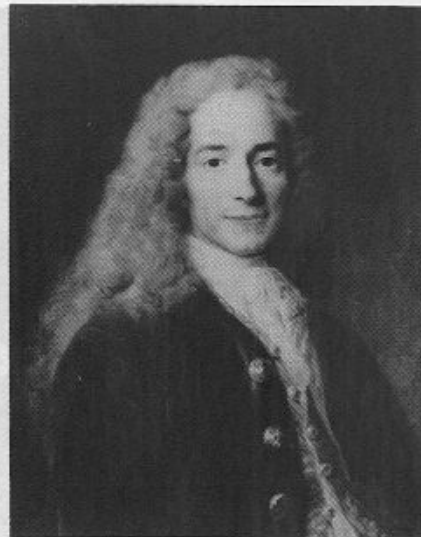
Passons maintenant à la chronologie de l'édentation voltairienne.

Devant la multitude des portraits de Voltaire, il faut évidemment faire un choix nous permettant une étude morphologique aussi parfaite que possible en nous basant sur des critères très stricts, à savoir :

- portraits du dix-huitième siècle, exécutés du vivant de Voltaire et si possible en sa présence.
- coïncidence de la date d'exécution avec l'âge apparent du sujet.

Ces critères peuvent paraître simplistes, mais du vivant de Voltaire, des artistes ont exécuté son portrait sans l'avoir jamais rencontré : il en est ainsi, par exemple, de Lenoir dont le pastel daté de 1764 représente un Voltaire qui manifestement n'a pas 70 ans, l'artiste semble s'être inspiré du buste sculpté par Lemoyne en 1744, lequel semble s'être quelque peu imprégné du pastel de La Tour.

Malgré tout, les oeuvres répondant aux critères cités plus haut, n'ont la rigueur, ni de l'examen clinique, ni de l'examen photographique. Il nous faut faire, entre autres, la part de l'interprétation de l'artiste et rester extrêmement prudents.



Voici donc Voltaire jeune, peint en 1718 par Nicolas de Largillière.



Nicolas de Largillière (1656 - 1746) était le portraitiste de la bourgeoisie élégante et peintre officiel à Paris du corps de ville. En 1718, il a soixante-deux ans, c'est donc un artiste en pleine possession de sa technique. Louis Gielly, auteur d'une iconographie voltairienne note qu'il "cachait la personnalité de ses modèles sous un masque uniforme et de bon ton qui donnait la même apparence à un magistrat, à un artiste ou à un soldat. Voltaire a toute la grâce de la société de son temps, mais cela n'empêche point qu'il soit individualisé".

Le portrait se présente de face, nous pouvons donc constater l'égalité apparente des étages de la face, la symétrie du visage. Voltaire porte la perruque du temps, malgré cette perruque, il peut être classé dans le type cérébral, prédominance de l'étage supérieur.

Malgré l'absence du profil, maxillaire et mandibule paraissent normalement placés dans le plan antéro-postérieur. Le nez a une certaine importance; de même que le menton sans que l'on puisse parler de macrogénie. Les lèvres sont bien ourlées, la position de la lèvre inférieure, plus charnue, par rapport à la lèvre supérieure plus mince, pourrait faire soupçonner une tendance à la classe III, nous pensons qu'il s'agit plus d'une macrocheilie relative accompagnant la tendance à la macrogénie. Les muscles des lèvres et des joues sont bien soutenus et si la joue peut paraître creuse, comme l'écrit Jean Orioux, c'est plus le contraste d'une pommette bien marquée avec un étage inférieur plus étroit que les signes précurseurs des ravinelements de la vieillesse comme le prétend le même Orioux.



Peint en 1735, un second portrait est l'oeuvre de Maurice Quentin de la Tour.

La Tour (1704 - 1788) a trente-deux ans lorsqu'il exécute ce portrait. Louis Gielly précise que "nous possédons deux préparations de ce pastel. Elles sont étincelantes de vie. De toutes les écoles et de tous les temps. La Tour est le portraitiste le plus pénétrant et le plus aigu . . . . Il est allé jusqu'à la limite de ce que pouvait dire un peintre et c'est lui qui avec Houdon s'est approché le plus près de l'illustre modèle". Voltaire, quant à lui témoigne de sa satisfaction dans une lettre à Berger, de Cirey, vers le 15 Juillet 1738 : "Faites bien des compliments au peintre qui m'a embelli et que les graveurs ont défiguré". Voltaire posera encore pour La Tour en 1743. C'est ce portrait qui a servi de modèle à la plupart des innombrables gravures qui ont reproduit les traits de Voltaire tout au long du dix-neuvième siècle.

Gustave Desnoiresterres note que "le visage de Voltaire n'a plus l'air ouvert du tableau de Largillière. Le nez s'est allongé, la narine s'est élargie, la bouche en revanche s'est pincée et semble promettre plus d'épigrammes que de madrigaux". Le portrait se présente de trois-quarts, mais les étages de la face sont toujours apparemment égaux, la symétrie est correcte. Le visage sans être maigre, a des traits plus accusés où le nez a pris plus d'importance effectivement les lèvres sont plus minces mais toujours bien dessinées. Nous retrouvons comme dans le précédent portrait, une lèvre inférieure plus volumineuse et placée antérieurement par rapport à la lèvre supérieure. Les joues, les lèvres sont encore soutenues et ne laissent rien préjuger d'une éventuelle édentation même partielle.

A propos de ce portrait, voici le signalement porté sur une fiche de police datée de 1748 : "Arouet de Voltaire : Grand, sec, l'air d'un satyre".

Voici maintenant Voltaire à cinquante-quatre ans, c'est l'oeuvre de Paul-Louis CYFFLE.

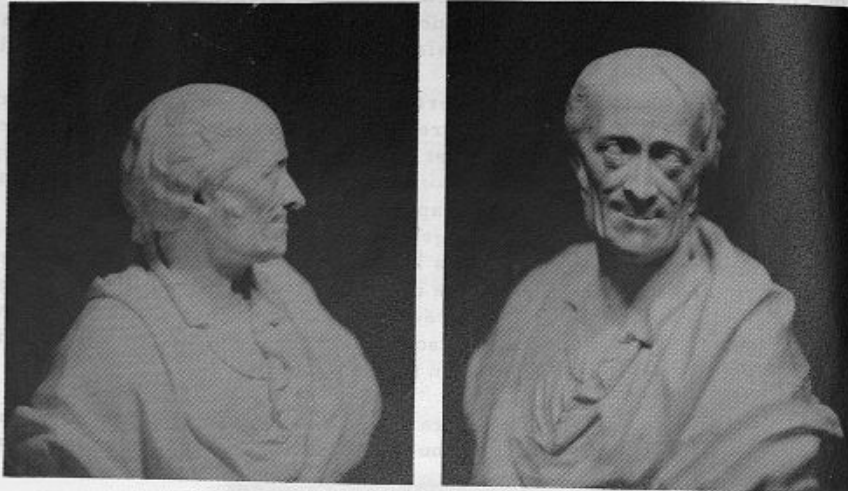
Ce buste, assez peu connu ou plutôt méconnu, est, à notre avis, une des représentations les plus vivantes que nous ayons de Voltaire. L'expression spirituelle d'un homme encore jeune témoigne de l'habileté du portraitiste qui sut toujours garder à ses modèles leur personnalité. Le travail fut, très vraisemblablement exécuté à Lunéville. Nous savons que Voltaire séjourna à la Cour du Roi Stanislas en 1735, en 1748 aux mois de février, mars et avril, puis du 11 au 26 août, enfin en septembre et octobre; en 1749 de juin à septembre à peu près jusqu'à la mort de Madame du Châtelet. C'est au cours de l'un de ces séjours que le buste a été exécuté par Cyfflé, installé à la Cour de Lorraine à Lunéville depuis 1746.

Voltaire était donc âgé de 54-55 ans. A n'en pas douter, il s'est passé beaucoup de choses dans sa bouche depuis le portrait de La Tour. Si la symétrie est toujours respectée, par contre l'étage inférieur de la face est maintenant bien moins haut. Les joues se sont creusées, ce qui laisse supposer une édentation molaire au moins partielle. Les lèvres ont disparu, ne laissant qu'un trait mince; deux profondes rides encadrent la bouche; on retrouve certes, le nez du portrait de Largillière, mais l'étude du profil cutané montre une rétrocheilie supérieure importante, la rétrocheilie inférieure étant atténuée par l'inévitable proglissement mandibulaire de l'édenté. Nous pouvons affirmer l'existence d'une édentation molaire partielle, d'une édentation incisive, voire canine supérieure.



Indiscutablement, Voltaire a, entre 1736 et 1749, perdu nombre de ses dents et c'est ce qui, dans ce visage encore jeune, annonce la vieillesse.

Enfin, Voltaire entre 1755 et 1778, c'est-à-dire de soixante et un à quatre-vingt quatre ans.



Buste de Voltaire emperruqué à la française: face et profil

Pendant une vingtaine d'années, les Délices près de Genève, Ferney ensuite furent au rendez-vous de l'Europe. Parmi les portraits de cette époque, nous avons retenu un buste de Joseph Rosset, deux dessins de Jean Huber, deux bustes de Jean-Antoine Houdon.

Les deux premiers, artistes locaux (Joseph Rosset de Saint-Claude et Jean Huber de Genève) que l'on a souvent considérés comme mineurs, nous ont laissé des compositions prises sur le vif, pleines de vie et souvent sans complaisance. Leur réalisme choque souvent nos contemporains trop habitués au Voltaire de la légende. Au dix-huitième siècle par contre, Grimm écrit à propos de Rosset: "Ce buste, est, de tous les portraits que j'ai vu de notre patriarche, le plus ressemblant; il rappelle parfaitement le jeu de sa physionomie, sans charge et sans caricature."

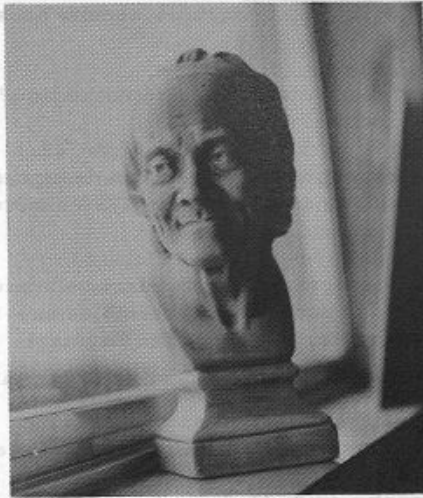
Le buste de Rosset est daté de 1767, Jean Huber "pratiqua, rumina, contrefit" Voltaire jusque vers l'année 1775.



Ces représentations confirment nos précédentes conclusions tirées de l'étude du buste de Cyflé:

- absence de soutien au niveau des joues.
- disparition des ourlets labiaux.
- birétrocheilie: la lèvre supérieure est plus postérieure par rapport à la ligne de Steiner. La lèvre inférieure également, malgré le proglissement mandibulaire. Notons toutefois que ces références aux lignes esthétiques n'ont qu'une valeur relative, la longueur du nez et la position du menton variant d'un sculpteur à l'autre.

Jean-Antoine HOUDON (1741-1828) avait trente-sept ans lorsqu'il vit Voltaire pour la première fois en 1778, Grimm note dans sa correspondance littéraire: "Il n'a fallu à Monsieur Houdon que deux ou trois séances auxquelles le patriarche s'est prêté avec une complaisance infinie pour réussir au-delà de toute expression, il faut avouer, ajoute Grimm, que jamais on n'avait rendu ses traits avec autant de grâce".



Buste avec bandeau à l'antique: face et profil.

Pour ce dernier buste, "il faut savoir gré à Houdon, dit Quatremère de Quincy, d'avoir rejeté l'habillement bourgeois et devenu suranné du vieillard de Ferney, costume qui seul eût désanchanté l'aspect d'une statue honorifique" (retenons ce dernier adjectif); Joseph de Maistre, qui n'aimait pas Voltaire, retrouve ce "rictus épouvantable courant d'une oreille à l'autre et ces lèvres pincées par la cruelle malice, comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme".

En examinant ces différents visages, reportons-nous à la description classique de l'édenté type fournie par le vieillard au visage caractéristique:

Au repos: lèvres et joues se trouvent rentrées tandis que l'arc zygomato-malaire et l'arc mandibulaire semblent élargis. Il en résulte une déformation en coup de hache de l'étage inférieur de la face entre deux tuteurs arciformes. La position interne des joues et des lèvres s'accuse par le repos, car, bouche fermée, la cavité buccale disparaît, le sphincter vélaire appliqué sur la base de la langue formant clapet pour l'air buccal progressivement aspiré par l'inspiration nasale. Bientôt lèvres et joues entrent en contact avec la langue, cependant que disparaissent les sillons vestibulaires et linguaux.

Bien que l'on puisse soupçonner Houdon d'avoir adouci les traits de son modèle (c'est une statue honorifique) la définition précédente s'applique parfaitement tant au Voltaire emperruqué à la française qu'à celui-ci.

Notons le creusement en coup de hache très net par comparaison avec le buste de Cyfflé et accordons à ce vieillard quelques incisives et canines inférieures qu'il pourra garder contre ses ennemis, comme nous le verrons plus loin.

Nez et menton paraissent plus pointus, la birétrocheilie s'est accentuée.

En résumé: l'examen externe montre l'apparition de signes d'édentation partielle chez Voltaire dans la cinquantaine, en 1778 Voltaire semble à peu près totalement édenté.

En terminant cette étude iconographique purement voltairienne, il nous a paru intéressant de rapprocher des documents rassemblés une peinture du même Largillière représentant Marie-Marguerite Daumart femme de François Arouet, mère de Voltaire, aux approches de la trentaine.

Nous ne possédons que peu de détails sur cette peinture, il faut donc éviter toutes conclusions hâtives et définitives, d'autant que depuis la rédaction de cette thèse, j'ai retrouvé deux autres portraits de Madame Arouet, toujours de Largillière.

Voltaire avait, dans sa chambre, un portrait de sa mère. Il se peut que ce soit celui-ci, mais là encore nous manquons de renseignements.

Vous voyez que - le nez a un modelé et une importance semblables à celui de Voltaire.

- détails intéressants: la lèvre inférieure charnue et bien ourlée est très en avant par rapport à la lèvre supérieure.
- le menton rond et volumineux, avec une mollesse très féminine, est lui aussi propulsé vers l'avant.



L'examen externe peut laisser supposer chez Madame Arouet l'existence d'une classe III au moins dentaire.



En se fondant sur ces caractères maternels, nous pouvons, non sans réserve, soupçonner chez Voltaire une tendance vers la classe III, tendance exagérée par l'âge et l'édentation importante des années 1749 à 1753.

Ayant établi une chronologie de l'édentation voltairienne par l'iconographie, voyons maintenant si des documents écrits viennent étayer nos constatations.

Contraint de respecter un horaire, je vous signalerai simplement que les lettres ou mémoires des contemporains de nous apprennent rien de probant sur ce sujet. La seule source importante de renseignements est la Correspondance de Voltaire.

Cette Correspondance reste, avec les Contes, la partie la plus vivante de son oeuvre. Elle comprend dans les éditions qu'en a données Théodore Bestermann quelques quinze mille lettres. Cette somme énorme de documents, maintenant bien répertoriés, conduit à quelques observations quant à son exploitation pour notre étude.

Tout d'abord, et Monsieur René Pomeau le rappelait dans une récente conférence, Voltaire se livre finalement très peu sur le plan intime - ce n'est pas l'habitude au dix-huitième siècle et la plupart de ces lettres sont copiées, diffusées, voire publiées par leurs destinataires - il ne faut donc pas attendre de détails dentaires banalement quotidiens.

Et pourtant, Voltaire s'étend longuement sur le chapitre de sa santé. Cette santé qu'un mot de Walpole, primitivement appliqué à Madame Du Deffand, dépeint parfaitement: "cet homme était d'une faiblesse herculéenne".



Enfin, dernière observation qui doit nous inciter à la plus grande prudence dans l'interprétation des textes: c'est la très grande, l'extrême facilité épistolaire de Voltaire, les mots coulent de sa plume et la recherche de la formule imagée, le plaisir d'un bon mot parfois, nous éloigne souvent de la réalité.

Ainsi, dans une lettre à Jean-Baptiste-Nicolas Formont du 24 Juillet 1734, nous lisons: "Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui....".

"Sa plume, remarque Madame du Châtelet, peut à peine suivre le torrent de ses idées", et bien sûr, disait-il, "toujours un pied dans le cercueil et de l'autre faisant des gambades".

Jean-Jacques Rousseau lui-même en convient: "ses billets sont si engageants, qu'on ne peut presque plus se passer du plaisir d'en recevoir lorsqu'on le goûta une fois".

C'est en Janvier 1749, le 26, dans une lettre adressée de Cirey à Frédéric II, Roi de Prusse que Voltaire indique pour la première fois: "j'ai eu une maladie qui m'a rendu sourd d'une oreille et qui m'a fait perdre mes dents....".

Le 19 Décembre 1752 dans une lettre de Berlin à Jacques Bagieu, il est relativement plus précis: "j'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près dix...", c'est donc qu'il en a perdu une dizaine avant 1749. Si l'on prend pour dernier repère le portrait de La Tour, la perte de cette première dizaine de dents se situe entre 1733 et 1749. Durant cette période, Voltaire partage son temps entre Paris, Cirey, et la Cour de Lunéville. Sa santé est très déficiente, sa vie privée et sa vie mondaine sont très troublées.

En Prusse où il arrive en Juin 1750, il perd à nouveau une dizaine de dents. En 1751, il signale qu'une fluxion s'est jetée sur les gencives, la maladie semble être dans sa phase évolutive. En 1752, il lui reste à peu près dix dents. A partir de 1753, Voltaire parle au passé de ses dents et semble avoir un certain répit de ce côté.

La perte des dents provoque des troubles tant fonctionnels, au niveau de la phonation et de la mastication, qu'esthétiques. Dès 1749, après la disparition de la première dizaine de dents, il est vraisemblable que le déséquilibre occlusal engendré par cette édentation va accélérer la chute des dents restantes, accroître les phénomènes inflammatoires au niveau des muqueuses, et apparemment c'est bien ce qui se passe: Voltaire signale des difficultés d'élocution dès Janvier 1751:

à Charles-Augustin Ferriol, comte d'Argental:

"pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur"...

Ces difficultés vont en s'aggravant, ainsi qu'il l'écrit à Louis-François-Armand du Plessis, Duc de Richelieu, de Berlin le 31 Août 1751: "voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler....".

En Décembre 1751, il semble avoir renoncé à bien manger depuis un certain temps puisqu'il décline une invitation à "des festins royaux pour lesquels il faut avoir des dents".

Voltaire est très conscient que l'absence de ses dents a provoqué l'effondrement des parties molles de son visage: en Mars et Juillet 1752, il écrit qu'il n'a plus de visage.

De cette gravure datée de 1764, il écrit qu'elle lui fait montrer les dents, or, comme vous pouvez le constater, il est représenté la bouche fermée, le menton légèrement en avant, l'étage inférieur de la face a sa hauteur normale, ce qui, effectivement, pourrait faire soupçonner qu'il a encore beaucoup de dents, alors qu'à cette époque les parties molles sont déjà effondrées comme nous l'avons vu plus haut.



Toujours en 1764, à James Boswell qui lui rendait visite et lui posait cette question: "parlez-vous encore l'Anglais ? Non, répondit Voltaire, pour parler l'Anglais on doit placer sa langue entre ses dents, or, j'ai perdu mes dents".

Résumons-nous: de 1743 à 1749, dix dents perdues, ce qui correspond aux signes d'édentation partielle notée sur le buste de Cyfflé.

De 1749 à 1753, dix dents perdues. C'est l'image de l'édenté total que représente le patriarche de Ferney.

La période évolutive de la maladie s'étend sur environ dix ans. De 1753 à sa mort, Voltaire vivra sans prothèse et sans problèmes dentaires, mais avec des ennuis digestifs aggravés par une mastication déficiente.



Peut-on maintenant établir un diagnostic ? Là encore, nous devons faire appel à Voltaire qui très clairement définit la maladie qui lui fait perdre ses dents. "Le scorbut qui gonfle les gencives, déboîte les articles, fait tomber les dents", écrit-il dans une lettre adressée de Potsdam à Claude-Etienne Darget le 23 Mai 1752. Le scorbut ou plutôt l'humeur scorbutique car, précise-t-il à Madame Denis, de Colmar le 25 Décembre 1753: "je n'ai point le scorbut de vaisseau, le scorbut d'hôpital, je n'ai point la peste, mais j'ai une humeur scorbutique qui me dévore, un sang saumuré, aigri, sec".

Humeur scorbutique, c'est le terme qui revient tout au long de la correspondance pour définir les maux dont souffre le patriarche de Ferney; notion qui au dix-huitième siècle recouvre un ensemble très hétéroclite: cachexie, goutte, dyspnée, paralysie, etc..... La définition qu'en donne l'Encyclopédie cache mal l'ignorance du temps en la matière.

J'aurais aimé que Voltaire consultât Fauchard son contemporain: celui-ci interrogeant son illustre patient vers 1755 et faisant les mêmes constatations cliniques et chronologiques que nous, aurait pu lui dire: "Il est encore une espèce de scorbut, de laquelle je pense qu'aucun auteur n'a point encore pris soin de parler, et qui sans intéresser les autres parties du corps, attaque les gencives, les alvéoles et les dents..... Ce qui est singulier et que j'ai observé, c'est que ceux qui ont été traités de cette maladie par des remèdes intérieurs, soit qu'ils fussent anti-scorbutiques, soit qu'ils fussent différents, n'en ont point été guéris; ce qui pourrait donner lieu de croire qu'elle ne provient point d'une source interne ou universellement répandue, mais qu'elle naît de la cause locale, ou accidentelle occasionnée par les dents. Pour m'en assurer mieux, j'ai encore remarqué, que lorsqu'on avait perdu des dents par cette maladie, leurs alvéoles et leurs gencives s'étaient bien réunies, cicatrisées et consolidées, qu'il n'y paraissait plus aucune matière purulente. On doit conclure de ce que je viens de dire, que cette maladie ne se guérit radicalement que lorsque les dents qui en sont affectuées sont hors de la bouche".

Vous avez tous reconnu le chapitre vingt-deux du Chirurgien-Dentiste ou Traité des dents paru en 1746.

Cela nous amène à la notion actuelle de la maladie de Fauchard: les parodontolyses. Nous pouvons étayer ce diagnostic par un rapide survol du terrain de notre patient. Nous ne connaissons évidemment pas son hérédité sur ce point. Nous savons par contre que son hygiène corporelle était excellente et nous pouvons l'étendre à la bouche mais avec des moyens rudimentaires. Son régime alimentaire, malgré des principes très sains et clairement exposés, était certainement parfaitement aberrant: abus de tourtes et autres sucreries, de café, de chocolat entre autres. C'était enfin et surtout un hypernerveux affligé d'une entérocologie chronique, selon le Docteur Vallery-Radot et cet état infectieux chronique intestinal engendre et entretient une inflammation et représente, selon le Professeur Dargent un facteur prédisposant et aggravant.

Enfin dernier point de notre étude: les rapports patient-praticien de Voltaire avec les dentistes de son temps. Eh bien, aucun document ne nous a permis de découvrir quels praticiens ont prodigué à Voltaire



d'éventuels soins ou extractions, et pourtant la famille Arouet fréquentait les dentistes: en effet Voltaire par l'intermédiaire d'un prêtre versait quelques subsides à une vieille servante de sa famille, Mademoiselle Jonquet. Nous possédons une lettre à Voltaire du curé Frecinne ou F. Defrecine, à propos d'Armand Arouet, frère de François-Marie. En voici le texte: "à l'occasion de Monsieur votre frère une petite réflexion. Ce bon Monsieur peut-être se resouviendra-t-il ce trait. Un jour Monsieur votre père et Madame sa mère s'étant aperçu qu'il avait les dents gâtées et ne pouvant le résoudre à les faire arracher, on se servit de la douceur de Mademoiselle Jonquet, elle le gagna par un louis et après l'avoir un peu animé par trois ou quatre coups de vin de champagne, elle le conduisit chez l'arracheur de dents et qui nettoya la bouche sans lui faire de mal" (la lettre est datée de Montrichard le 30 Janvier 1744).

Dans l'entourage de Voltaire, Madame du Châtelet a bien mal aux dents, Madame Denis aussi qui se fait soigner à Ferney, Frédéric II a son dentiste personnel Philipp Pfaff, le Marquis de Villette a passé un contrat avec un dentiste parisien. En fait le seul dentiste dont nous ayons la certitude qu'il a approché Voltaire est Louis Fleury Le Cluse de Tilloy qui était, entre autres, l'inventeur d'un sirop antiscorbutique et dentiste du Roi Stanislas de 1743 au-delà de 1750, à une époque où Voltaire séjournait à Lunéville. On retrouve Le Cluse à Genève et à Ferney en 1760, il soigne et appareille Madame Denis; Voltaire quant à lui, apprécie les dons d'acteur et de chanteur du personnage, mais il écrit à David-Louis de Constant Rebecque, seigneur d'Hermenches, (les Délices, 23 Juillet 1760):

"Nous avons ici un homme qui donne des dents aux messieurs et aux dames, mais je n'ai pas la coquetterie de prendre de sa main ce que la nature m'a ôté, on peut fort bien sans dents jouer encore le bonhomme Orgon".

Décision en parfait accord avec la définition du médecin dans les questions sur l'Encyclopédie: "en un mot, nous autres médecins nous ressemblons parfaitement aux arracheurs de dents; ils vous délivrent d'une dent gâtée sans pouvoir vous en substituer une qui tienne quelque charlatans qu'ils puissent être".

Le texte est clair, Voltaire est et reste édenté.

C'est la "paisible édentation" dont parle M. CECCONI dans ses Notes et Mémoires pour servir à l'histoire de l'Art Dentaire.

### CONCLUSION

"Je suis né tué" écrit quelque part Voltaire, et c'est vrai qu'il fut affligé d'une enveloppe corporelle bien mince. Heureusement la nature lui octroya, selon le mot heureux de l'abbé de Voisenon, cinq ou six âmes différentes. Et il vécut, comme le souligne Jean Orioux, "sur un train d'enfer; rien n'est plus révélateur de sa nature profonde que la rapidité". Cet hyper-nerveux eut, très tôt, un tube digestif délabré. Il accentua et entretint certainement ses troubles par une hygiène alimentaire et des médications aberrantes. Considérant l'état de l'hygiène et des thérapeutiques dentaires au dix-huitième siècle, il semble que toutes les conditions étaient réunies pour que s'installe la maladie parodontale qui emporta vraisemblablement les dents du patriarche de Ferney.

Les représentations de Voltaire aux différents âges de sa vie nous montrent assez clairement l'installation d'une édentation concernant une bonne vingtaine de dents entre cinquante et soixante ans. Le visage très caractéristique de Voltaire, l'année de sa mort, est celui d'un édenté chez qui subsiste, classiquement, le bloc ou partie du bloc incisivo-canin inférieur. Il serait intéressant sur le plan anatomique de retrouver si tant est qu'elles aient appartenu à Voltaire, les deux dents transformées en reliques, pour en préciser la nature.

Nous savons tous que la digestion commence dans la bouche (voire dans la cuisine) et qu'elle se termine à la garde-robe dont Voltaire nous assure qu'elle est indispensable à l'âme immortelle pour bien penser, très naturellement donc, nous pouvons conclure par cette scène piquante que rapporte le Docteur Chaumartin dans son ouvrage: "L'Envers du Roi Voltaire" et intitulée "le petit lever d'un prince de l'esprit".

"Au temps où nous racontons, quand le soleil matinal, après avoir doré les cimes, vêtu les feuilles et baigné les pierres, se coulait doucement de la charmillie dans la chambre, il y découvrait un spectacle assez fait pour décontenancer. Cinq ou six personnes, parmi lesquelles un singe et un jésuite se tenaient les unes debout et les autres assises à la façon d'un cercle. Tout d'abord on ne pouvait distinguer très bien si l'être qui sortait de dessous les draps, de longs bras décharnés, était homme ou femme, s'il avait des dents ou n'en avait pas, s'il avait des cheveux ou portait perruque. Cet extraordinaire et fantômal dormeur, plus sec qu'un coup de trique et de qui le corps semblait quelque inouï squelette vêtu de parchemin, ouvrait d'abord sur le spectacle burlesque qui l'entourait, les yeux les plus brillants, les plus malins et les plus vifs du monde, puis cet être-là geignait se portait la main au ventre, se frottait le menton et, dans le milieu d'un vieux visage de pomme sèche, se grattait un nez plus long, plus mobile et plus fin que celui d'un petit campagnol. Après quoi le même être se prenait à soupirer, à saluer chacun d'un petit geste amical, éclatait de rire mais d'un rire moqueur, persistant et pointu; puis peu après cet être se pâmait dans son lit, étreignait ses draps, se plaignait de coliques, disait que c'était la fin et qu'il allait mourir si on ne lui donnait un clystère aussitôt. Discrètement de main en main, passait d'abord la seringue et le mourant était assez dépourvu de pudeur pour montrer à ceux et à celles qui s'assemblaient là, que ses deux fesses étaient aussi ridées que ses joues. Ce geste accompli, chacun se rasseyait en silence; le dormeur que cette cérémonie avait enfin tiré de son espèce de songe, baillait au nez de tous, fort impoliment, tirait la queue du singe et le nez du jésuite; et bientôt Chie-en-pot la perruque lui-même, d'un mouvement sec des reins, des bras et des jambes se dressait soudain et se montrait à tous assis dans son lit".

Et le Docteur Chaumartin de conclure: "et voilà comment ce matutinal lavement faisait du derrière flétri de Monsieur de Voltaire, de ces deux demi-sphères fâcheusement ratatinées et toutes vidées de substance, une physionomie aussi familière à ses intimes que le fameux sourire édenté, immortalisé par Houdon".





# René-Jacques Croissant de Garangeot

(1688-1759)

Protagoniste de la chirurgie dentaire

par le Médecin Général Jean des CILLEULS

Membre d'honneur de la Société d'Histoire de l'Art Dentaire

C'est grâce à la clef portant son nom, que le souvenir de Garangeot, le célèbre chirurgien militaire qui termina sa carrière et sa vie au Royal Infanterie, a été sauvé de l'oubli. Or, c'est là le moindre de ses travaux, et ceci d'autant plus qu'il n'a jamais décrit ou fait figurer, cet instrument dans les ouvrages importants que l'on doit à sa plume qualifiée.

Mais, à une époque où l'art dentaire était loin d'être prisé par les chirurgiens, quoique Ambroise Paré ne l'ait point dédaigné, Garangeot, élève des grands anatomistes et chirurgiens de son temps, dont il a publié les enseignements, appelle l'attention sur la chirurgie dentaire et les connaissances qu'elle réclame. Cela est méritoire.

En effet, après avoir fait remarquer dans un des premiers chapitres de son "Nouveau Traité des instruments de chirurgie les plus utiles" que "la plupart des chirurgiens ne s'appliquent pas aux différentes opérations qu'on peut faire sur les dents". Garangeot souligne que "cette partie de la chirurgie n'est point à négliger, qu'elle donne souvent des lumières qui font honneur aux chirurgiens en les instruisant parfaitement de plusieurs incommodités qui attaquent le voisinage de la bouche et qu'on ne pourrait guérir sans la connaissance des dents et de leurs maladies". Et il ajoute que "les élèves en chirurgie qui doivent s'établir dans les provinces, et surtout dans les petites villes, ne doivent point manquer à cultiver cette partie de l'art, d'autant que dans ces endroits, ils sont les seuls qui peuvent apporter du soulagement aux peuples qui leur sont confiés...".

Joignant la pratique aux conseils, il indique les instruments convenant à découvrir la carie, il énonce une série de principes témoignant d'expérience et de bon sens, qu'il importe de ne point méconnaître pour conserver les dents et éviter d'être réduit à les arracher, souvent dans de mauvaises conditions et avec de fâcheuses conséquences.

A son avis, le pélican est le meilleur de tous les instruments destinés à l'avulsion dentaire. Il décrit soigneusement son mécanisme, ses avantages, la manière de s'en servir judicieusement pour éviter des accidents, ses usages divers et les améliorations qu'il a lui-même apportées à l'instrument. Une gravure donne tous les détails de ce dernier.

Garangeot décrit, en outre, deux daviers et les inconvénients qu'ils peuvent présenter. Il termine ses observations en décrivant les repoussoirs, destinés à enlever les chicots, en faisant remarquer que "quand on a un bon pélican et qu'on sait bien le manier, il sert à arracher les chicots comme les grosses dents".



Il a soin d'indiquer, en sous-titre du Nouveau Traité des Instruments de chirurgie, que "l'ouvrage est très nécessaire aux chirurgiens et très utile aux couteliers". Cela montre combien il s'intéressait aux bons procédés de trempe et de fabrication, ainsi qu'à leur diffusion aux couteliers de province, lesquels ne sont souvent pas au courant des améliorations apportées à l'instrumentation chirurgicale.

Quoiqu'il entretint des relations suivies avec les couteliers de Paris, l'un d'eux n'en reprocha pas moins à Garangeot de porter préjudice à l'intérêt particulier des maîtres couteliers de Paris, en divulguant leurs procédés de fabrication.

Garangeot acquit d'autres mérites, qu'il n'y a point lieu de rappeler ici. Disons simplement que son Traité des opérations, celui de splanchnologie, sa Myotomie humaine et canine, furent appréciés des contemporains et méritèrent l'estime de leurs successeurs.

Maître-ès-arts, démonstrateur à l'Ecole de Chirurgie de Saint-Côme, conseiller et chirurgien ordinaire du roi au Châtelet, Garangeot se tourna sur le tard de sa vie professionnelle, vers la chirurgie d'armée, dont il avait entrevu tout l'intérêt dès l'orée de sa carrière. En ce temps-là, il servait, en compagnie du chirurgien major La Motte Barros, sur le vaisseau corsaire "Comte de Toulouse", à bord duquel il avait fait deux campagnes et assisté à cinq combats.

A l'âge de 54 ans, Garangeot succéda à Terryer Chirurgien major du Royal Infanterie et prit part avec le régiment aux batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, Rosbach, Crevelt et Minden.

Le 10 Décembre 1759, il succombait à Cologne d'une attaque d'apoplexie.



Seau (xvii<sup>e</sup> siècle) de la Faculté de Médecine de Pont-l-Mousson.

# Le mal aux dents du Roi de Rome

par F. E. R. de MAAR

Dans les archives de la famille Bernadotte, au Château Royal de Stockholm, on a trouvé, en 1945, les lettres écrites par l'Impératrice Marie-Louise à Napoléon pendant l'année tragique de 1814. Cette trouvaille fut certainement pour les historiens une grande sensation car, depuis plus de cent ans, on avait recherché ces lettres jusqu'alors introuvables.

Avant la bataille de Waterloo, Napoléon avait remis à son frère Joseph un portefeuille contenant les dites lettres que celui-ci remit, à son tour, à sa belle-soeur Désirée, à l'époque Princesse Royale de Suède, qui finalement les emporta à Stockholm.

Les 127 lettres - dont un petit nombre est daté de 1813 - ont été publiées par le Baron Carl-Fredrik Palmstierna dans un livre intitulé "Mon Cher Ami" (éditeurs Norstedts, 1955). Elles sont intéressantes également du fait qu'elles donnent de nombreuses informations sur l'état de santé dentaire du petit Roi de Rome. Né le 20 Mars 1811, celui-ci avait donc environ 3 ans à l'époque où les lettres furent écrites.

La première lettre qui mentionne le mal de dents du petit fils est datée du 8 février 1814: "Il va assez bien, ce matin il avait mal aux dents, il avait de fortes douleurs pendant plus de trois quarts d'heure. Il a déjà deux mauvaises dents ce que je trouve bien ennuyeux".

25 Février 1814: "Ce soir il a assez mal aux dents ce qui le fait bien souffrir, mais il n'y en a pas de remède, cela provient d'une dent cariée. Dubois (x) a parlé de l'extraire mais il n'y a pas moyen de lui faire admettre cette intervention, dès que l'on parle de mettre du coton dans la dent, il hurle terriblement".

27 Février 1814: " Ce soir il va très bien, ce matin il a dormi jusqu'à 6 heures, il pleurnichait toujours, je l'ai attribué au mal aux dents qui le fait souvent souffrir...".

2 Mars 1814: "Ce matin encore ton fils n'était pas bien, ses dents le gênent beaucoup, il a toujours des douleurs, je crains que ses mauvaises dents ne lui infligent à l'avenir de grandes souffrances".

(x) - DUBOIS (1790-1831) était le dentiste de Napoléon, son nom exact était DUBOIS-FOUCOU, non à confondre avec son contemporain DUBOIS de CHEMANT. DUBOIS continua d'exercer les fonctions de dentiste de la Cour même sous Louis XVIII et Charles X. Un autre DUBOIS (1676-1708) fut l'un des dentistes de Louis XIV.



3 Mars 1814: "Ton fils va bien, il a bien dormi toute la nuit et il a été en bonne forme pendant la journée. Sa légère indisposition semble tout à fait guérie, si seulement ses malheureuses dents pouvaient le laisser tranquille, depuis quelque temps il en a beaucoup souffert".

13 Mars 1814: "Ton fils t'embrasse, il a eu une rage des dents pendant la journée mais ce soir il va bien et il est de bonne humeur".

14 Mars 1814: "... Ton fils va bien, il t'embrasse, sa fluxion des dents a complètement disparue".

16 Mars 1814: "... Il va bien, il a encore eu un peu mal aux dents".

18 Mars 1814: "Ton fils t'embrasse, il va très bien, sauf qu'il prétend souvent que ses dents lui font mal, nous avons découvert qu'il se plaignait souvent sans avoir réellement des douleurs, mais dès que je lui ai dit que les promenades en voiture étaient très mauvaises pour son inflammation et que nous serions obligés de le priver de ce plaisir, le mal s'est tout d'un coup envolé et il n'en a plus été question ce soir".

20 Mars 1814 (le 3ème anniversaire du petit roi): "Tu as sans doute pensé un peu à ton fils et à moi, celui-ci t'embrasse, il va assez bien, quelquefois il a des attaques de mal aux dents, mais ce sont des dents trouées qui font généralement souffrir...".

25 Mars 1814: "... aujourd'hui il a parlé plusieurs fois de son mal aux dents, mais comme il riait tout en se plaignant, je n'y crois pas beaucoup, l'expérience m'a appris que c'est probablement un prétexte sinon même un tour d'espiègle".

3 Aout 1814 (Marie-Louise séjournait alors seule à Aix-en-Savoie): "Je t'ai raconté que j'ai eu de bonnes nouvelles de la santé de ton fils, j'en ai eu pas plus tard qu'hier, il n'a jamais été si bien qu'en ce moment, exception faite pour le mal aux dents qui le fait souvent souffrir".

Cette dernière lettre écrite à Napoléon est donc adressée à l'Île d'Elbe où Marie-Louise cherchait au début à le joindre avec son fils. Cependant les lettres deviennent de plus en plus rares ainsi que les nouvelles de la santé du fils. Marie-Louise avait trouvé, en Adalbert von Neippberg, un remplaçant de Napoléon et avec son amant elle retournera le 4 Octobre 1814 à Vienne.

Toute cette histoire du mal aux dents d'un enfant de 3 ans est sans doute un cas typique de l'époque mais aussi un cas de psychologie infantile. Le dentiste de la Cour, Dubois, avait bien essayé de remédier aux douleurs par extraction, mais il n'y parvint pas à cause de l'opposition absolue du petit patient. Apparemment, l'enfant sut aussi profiter de la situation à son avantage en prétendant quelquefois avoir mal aux dents pour se faire dorloter. Quand on menaçait de supprimer les promenades en voiture s'il n'arrêtait pas de gémir pour ses dents, les douleurs dentaires disparaissaient immédiatement.



## A PROPOS DE LA TROUSSE DE CHARLES-X

par F. E. R. de MAAR

On m'a à plusieurs reprises demandé des précisions sur la reproduction qui figure sur notre couverture. Je me suis plongé dans mes archives et en divers endroits, mais en vain, et c'est à mon ami De Maar à qui je dois ce qui me paraît le plus vraisemblable et je l'en remercie vivement.

Parme, le 13 Octobre 1921,

"La soussignée, veuve Calembri Mercure, déclare ce qui suit conformément à la vérité: La boîte contenant des "fers" de chirurgien-dentiste, achetée par le Docteur Aureli Aurelio, dentiste, fut faite sur l'ordre de la Princesse Impériale Luigia, Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Parme, fut offerte au Docteur Ferdinand Calembri Mercure, chirurgien-dentiste de Sa Majesté. Après la mort de Ferdinand Calembri Mercure, la susdite boîte dut transmise à son fils Cesare Calembri Mercure, lui aussi dentiste de Sa Majesté. Après la mort de Sa Majesté Maria Luigia le susnommé Cesare Calembri Mercure continua sa fonction de dentiste auprès de la Duchesse de Parme, Maria-Luigia, veuve du Duc Carlo III de Bourbon.

En dernier lieu la susdite boîte fut transmise au fils, le Docteur Lodovico Calembri Mercure qui, 15 années durant, fut Medico Condotta dei Comuni Urecosali Gohese et plus tard à la veuve présentement soussignée.

Signé: Sofia Coppi, Veuve Calembri Mercure.

Cette histoire écrite par Sofia Coppi forme corps avec la correspondance de Kalman Klein portant sur son acquisition de ce coffret. Le 25 Avril 1930, le Docteur Gian Battista Poletti de Pontremoli relate qu'il sait qu'un coffret d'instruments provenant de Marie-Louise est à vendre. Dans une missive suivante il offre le coffret à Klein pour 5000 liras. A la suite de nombreuses lettres - parmi lesquelles, malheureusement, plusieurs manquent - qui donne une opinion exacte sur la transaction, il se trouve que, le 15 Juillet 1930, le propriétaire de l'époque, le Docteur Aurelio Aureli de Parme écrit à Poletti que lui, (Aurelio) consent à vendre le coffret à Klein pour 800 liras. Ceci a manifestement lieu, puisque le 2 Octobre 1930, le Docteur Curt Proskauer alors Leiter des Forschungsinstituts für Geschichte der Zahnheilkunde écrit à Klein pour le féliciter de sa dernière acquisition. Proskauer donne à Klein des renseignements sur le premier coffret d'instruments de Marie-Louise. En 1913 le Prince Montenuovo autorisa Proskauer à photographier le coffret; il se trouvait à Breslau à ce moment là à l'occasion de la centième commémoration annuelle de la guerre de l'indépendance.

Proskauer signale en outre l'article de Breuer, qui décrit ce coffret en 1911.

Malheureusement, on ignore dans quel endroit se trouve actuellement ce premier coffret.

Puisse ce coffret, qui est à présent exposé, donner une idée de la manière dont Marie-Louise se faisait soigner les dents.

## Recherche d'un logement pour un chirurgien-dentiste, Place des Vosges, quelques années avant la Révolution de 1789

par le Dr CHOVET

Pour neuf livres les deux volumes reliés on trouvait à Paris, en 1787, chez Hardouin et Gattey, libraires de S.A.S. Madame la Duchesse d'Orléans, au Palais Royal sous les arcades, un ouvrage intitulé "Guide des amateurs et étrangers voyageurs à Paris" ou description raisonnée de cette ville, de sa banlieue et de tout ce qu'elle contiennent de remarquable.

L'auteur, un certain M. THIERY, se piquait d'être fort introduit dans le "Tout Paris" de l'époque et son péché mignon était de décrire les collections d'oeuvres d'art des uns et des autres. Il avait déjà publié un livre intitulé "l'Almanach du voyageur à Paris", qui avait été fort bien accueilli, ce qui l'avait encouragé à faire des recherches supplémentaires dont il livrait ainsi le résultat au public. Il nous précise dans son avertissement que "Le détail des cabinets curieux a été tracé sous les yeux des amateurs propriétaires, et inséré de leur consentement".

Mais laissons lui la parole pour notre place des Vosges actuelle qui s'appelait à l'époque la place Royale.

"Ce fut Henri IV qui conçut l'idée de construire cette place, de soixante-douze toises en carré, et qu'il nomma, Place Royale. Il fit bâtir à ses dépens l'un des quatre côtés, qu'il vendit ensuite à des particuliers. Chacun des emplacements des trois autres côtés fut donné par ce prince pour un écu d'or de cens, à la charge, par les preneurs, d'y faire bâtir des pavillons conformes aux dessins qui leur seront donnés de sa part.

Celui qui fait face à la rue Royale fut nommé Pavillon du Roi, et celui du côté des minimes, le Pavillon de la Reine.

Monsieur le Roi de la Faudignère, Chevalier de l'Ordre du Mérite, Chirurgien-Dentiste de S.A.S. Monseigneur le Prince Palatin, Duc des Deux-Ponts, et Privilégié du Roi, etc. . . . occupe le Pavillon du Roi, dont l'entrée est par la rue Royale.

Ce Chirurgien Odontalgique, Amateur de peinture, s'est formé un cabinet de tableaux des Ecoles Italienne, Hollandaise, Flamande et Française. Son appartement est disposé de manière que tous les tableaux, qui y sont en grand nombre, s'y voient bien. Des Piliers triangulaires tournants sur des pivots, procurent la facilité de voir dans un jour convenable les tableaux placés sur chacune de leurs faces.



On y distingue parmi des tableaux de Raphaël, de Michel-Ange Buonaroti, du Corrège, des Carraches, du Titien, du Guide, du Caravage, et du Giorgion, la première pensée du Dominiquin, pour le tableau de la Communion de Saint-Jérôme, que l'on voit à Rome. Cette esquisse apportée en France par un Secrétaire du Duc de Guise, passa à sa mort en différentes mains, entr'autres dans celles de M. le Marquis de Seignelai. On Ignore qui en fit l'acquisition au décès de ce dernier. On la revoit avec plaisir dans ce cabinet dont elle fait un des principaux ornements, et où l'on trouve encore d'autres tableaux de Velasquez, de Pontorme, de Ribera, dit l'Espagnolet, de Murillos, de Rubens, de Vandick, de Scalcken, du Poussin, de Santerre, de Le Brun, de Le Sueur, etc.....etc.....

Monsieur de la Faudignère possède aussi plusieurs bronzes, tant antiques que modernes, ainsi que des bustes en marbre et albâtre, tel que celui de Michel-Ange, que l'on ne peut attribuer qu'à son cizeau (sic).

Comme on a pû s'en rendre compte, ce Leroy de la Faudignère avait une certaine aisance. Georges Dagen nous donne quelques détails supplémentaires en précisant en particulier qu'il a été dentiste du Prince Palatin de 1772 à 1775 et qu'en 1777 il était porté comme étant de Rouen. Il ajoute qu'il avait une fort belle clientèle et lança un élixir réputé. Il aurait, paraît-il, donné des leçons à Gardette.

Son élixir portait le nom d'élixir Odontalgique. C'est vraisemblablement ce qui explique ce titre un peu curieux de Chirurgien Odontalgique qui lui est donné dans l'ouvrage de THIERY que nous avons largement cité.

Il est certain toutefois qu'il faisait partie des officiels et qu'il n'avait rien à voir avec la cohorte des charlatans et bateleurs du Pont-Neuf.

Ces officiels qui étaient-ils ? Soit des maîtres en chirurgie exerçant la profession de dentistes (très peu nombreux: 3 en 1761), soit des "experts pour les dents" (en nombre assez limité: 31 en 1761, dont deux demoiselles). Ceci en admettant que le tableau de Paris en 1761 par JEZE soit complet. (Ce tableau est reproduit page 83 dans l'ouvrage "Pierre Fauchard et ses contemporains" de André Besombes et Georges Dagen).

La sélection était dure pour être admis dans l'élite parisienne, et, comme dans toutes les corporations, confréries, associations de l'époque, les nantis défendaient leurs privilèges avec acharnement. Les fils succédaient aux pères, réalisant selon le mot de Georges Dagen, à propos des LAUDUMIAY, des dynasties de chirurgiens-dentistes.

Parmi ces officiels on retrouve aussi FOUCOU ancien coutelier et fabricant d'instruments de chirurgie devenu expert pour les dents et dont le neveu DUBOIS-FOUCOU deviendra célèbre, car il fut successivement le dentiste de Louis XVI, Napoléon, Louis XVIII et Charles X.

Il semble que Georges Dagen ait confondu l'oncle et le neveu en ne voyant en eux qu'un seul et même personnage. Il faut dire que tous les deux se sont préoccupés d'améliorer le pélican et qu'il est bien difficile de savoir très exactement la part qui revient à l'oncle et celle du neveu dans ces améliorations. FOUCOU, l'oncle, a été maître coutelier et était installé rue de la Huchette à l'enseigne "Au Vaisseau".



En tant qu'expert pour les dents, il s'est installé rue Sainte-Marguerite, près du faubourg Saint-Antoine (actuellement rue Trousseau); il figure dans les listes de 1757, 1761 etc.....

On peut avec beaucoup de vraisemblance penser que c'est de lui qu'il s'agit dans cette citation de Pierre Fauchard, Edition de 1746, Tome 1, pages 197 et 198.

"Tant de gens s'ingèrent de travailler aux dents, quoiqu'ils soient d'une autre profession que je crois qu'il y aura bientôt plus de dentistes, que de personnes affligées de maux de dents. Il y a même certains couteliers qui se mêlent d'ôter les dents: apparemment les instruments qu'il font, leur donnent la démangeaison de les essayer. J'en connois un dans cette ville qui passe déjà dans son quartier pour arracheur de dents. Ce particulier qui avoit vû opérer quelques charlatans, croyant qu'il lui seroit aussi facile de tirer les dents que de faire des couteaux, s'est mis sur les rangs, et ne manque pas, quand l'occasion s'en présente, de mettre sa prétendue dextérité en pratique, et les instruments à l'épreuve; et s'il n'emporte pas toujours la dent entière, il en enlève du moins quelque esquille. Il y a quelques années qu'on lui amena une jeune personne qui avoit une petite dent molaire marquée de tâches noires; ce qui fit juger à ce fameux opérateur que cette dent étoit infailliblement gâtée: il tenta de la tirer, mais n'ayant emporté que la couronne (parce que ce n'étoit qu'une dent de lait qui devoit bientôt tomber) ce nouveau docteur, dont le discernement étoit trop borné pour pouvoir bien juger, crût avoir manqué son coup, et que la dent étoit cassée: afin de ne pas laisser l'opération imparfaite, il tira encore la prétendue racine de cette dent: pour lors il fut bien étonné de voir que c'étoit une dent entière et non une racine, et que c'étoit précisément celle qui devoit succéder à la couronne de la première qu'il avoit ôtée; les premières dents, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, n'ayant presque jamais de racines qui les accompagnent, lorsqu'elles sont prêtes à tomber. Ce coutelier eut pourtant assez de présence d'esprit pour n'en rien faire connoltre à ceux qui se trouvèrent présents à cette belle opération, et renvoya ainsi cette jeune personne moins riche d'une dent, dont la privation sera toujours un témoignage certain de l'ignorance et de la témérité de ce digne Opérateur, et de l'imprudence qu'il y a toujours à se confier indifféremment à toutes sortes de gens".

Le membre de phrase "ce nouveau docteur" laisse bien supposer que ce coutelier est bien devenu officiellement expert pour les dents et qu'il s'agit bien de Foucou.

Quant à Jean Joseph DUBOIS (1747-1830), il s'appelait en réalité DUBOIS, et il a rajouté à son nom celui de son oncle FOUCOU pour devenir DUBOIS-FOUCOU. Il devient maître en chirurgie en 1776 et habite successivement rue Croix-des-Petits-Champs en face de la rue Coquillière, puis rue des Bons-Enfants, rue Caumartin et enfin en 1830 rue Neuve des Capucines.

Il acheta à BOURDET (1722-1789) sa charge de dentiste du Roi qu'il paya 150.000 livres.

Georges Dagen nous signale qu'en 1778 et probablement jusqu'en 1794 il habitait rue Croix-des-Petits-Champs dans la maison de BOURDET "que l'on croit avoir été son parent".

Quoiqu'il en soit, il avait acheté cette charge "en survivance". La survivance étant le privilège de succéder à quelqu'un dans sa charge après sa mort. Et de fait lors de ses démêlés avec Dubois de Chément, à propos des dents en porcelaine, ce dernier publie en 1788 une réfutation des assertions avancées par Monsieur DUBOIS-FOUCOU, dentiste du Roi en survivance, ce qui semble prouver qu'il n'était pas encore entré en fonction.

Par contre, à la dernière biennale des Antiquaires de Paris en Octobre 1980, on pouvait acheter une lettre provenant de la prison du temple en date du 20 Mars 1793 dans laquelle Elizabeth CAPET, soeur de Louis XVI, réclamait les services du citoyen Dubois, dentiste, et destinée à servir de "laisser-passer" à notre DUBOIS quand il se présenterait à la première porte du temple. Il soignait donc à l'époque toute la famille Royale.

De ce rapide tour d'horizon de quelques officiels on en déduira que FAUCHARD avait un certain nombre de rivaux et que le pélican modifié par lui avait de sérieux concurrents dont les pélicans de la famille FOUCOU, ainsi que la clé de GARENGEOT qui l'emportera au début du XIXème siècle; jusqu'au jour où Sir John TOMES mettra au point vers 1850, avec l'aide du Français EVRARD, la série de daviers que tout le monde connaît et dont l'usage se poursuit de nos jours.

Mais revenons à la famille Leroy et à cette collection de tableaux.

En 1787, donc, on trouvait chez les libraires le livre de Monsieur THIERY dont nous avons déjà parlé, mais on ne trouvait plus de LEROY de la FAUDIGNERE qui semble être mort en 1786 et dont la collection de tableaux fut vendue aux enchères.

Par contre, on trouve trace de ses descendants qui se déchiraient devant les tribunaux pour hériter du "Secret de l'Elixir Odontalgique". Dans les extraits de la Gazette des Tribunaux on note que les enfants "dudit Le Roy de la Faudignère" étaient au nombre de quatre.

Il semble que Leroy ait confié le secret de son élixir à son gendre Jacques René DUVAL (1758-1854) maître en chirurgie en 1786. Celui-ci habitait chez son beau père place Royale, au Pavillon du Roi. Après le décès, il continua à habiter au même endroit. Dans l'almanach de Paris 1789, sont inscrits comme "demeurant place Royale Monsieur DUVAL de la Faudignère dentiste et Madame. En 1799, il habite toujours là, place de l'indivisibilité. En 1807 on trouve dans l'almanach du commerce: DUVAL, 5, Place des Vosges.

L'arrêt du parlement de Paris du 18 Août 1789, concernant l'appel interjeté par le Sieur DUVAL et sa femme de la Sentence du Châtelet du 23 Mai 1787 "maintient les Sieur et Dame DUVAL seuls en possession du secret de l'Elixir Odontalgique de feu Monsieur Le Roy de la Faudignère".

DUVAL était lui aussi un collectionneur, mais un collectionneur de livres; il avait une magnifique bibliothèque. Nous lui devons surtout d'avoir sauvé le manuscrit de Pierre FAUCHARD. Il en fit don à son petit fils René MARJOLIN, qui l'offrit à la Faculté de Médecine de Paris et il se trouve depuis à la bibliothèque de la Faculté de Médecine.



Un Le Roy de la Faudignère, fils, demeurait en 1776 rue Saint-Honoré. On le retrouve ensuite sous le nom de Leroy, en 1800, rue Saint-Honoré, N° 175. En 1804, il est inscrit par erreur sous le nom de LERON.

On peut conclure de cette étude que l'ampleur de l'oeuvre de FAUCHARD a tendance à nous orienter vers une vision déformée de la réalité. Si FAUCHARD exerçait rive gauche, il ne faudrait surtout pas s'imaginer que tous les officiels faisaient comme lui et nous nous sommes attachés à montrer que l'on trouvait aussi sur la rive droite des praticiens très honorables qui rivalisaient avec FAUCHARD auprès de la clientèle Parisienne, ainsi que le faisait remarquer le Docteur ANGOT lors de la réunion de la Société d'Histoire du 10 Octobre 1980.

### In Memoriam

On nous annonce le décès du Médecin Général  
J. LAMBERT des CILLEULS, Commandeur de la Légion d'Honneur,  
Croix de Guerre 1914-1918 et 1939-1945.

C'est avec une grande tristesse que nous partageons la douleur de la famille.

Nous avons fait sa connaissance alors qu'il était responsable du Service de Santé du Camp du Valdahon, il y a plus de quarante ans, séjour très agréable malgré les exigences du Service de Santé, il nous entraînait à sa suite dans le goût de la recherche de l'histoire. C'est à lui que je dois mon activité dans cette voie, après avoir quitté ses services.

Nous nous retrouvons à Paris où il est Président de la Société d'Histoire de la Médecine. Il m'encourage à m'occuper de l'Histoire de l'Art Dentaire, et c'est la création de notre Société où il ne dédaigne pas d'assurer la Présidence de quelques séances de travail.

Puisse sa famille trouver ici un témoignage de reconnaissance et d'affection dans la reproduction d'un travail qu'il fit à l'attention de notre Société, il y a vingt ans.

L. J. CECCONI.

# Nos confrères de jadis...

par le Dr François VIDAL

## NOS CONFRERES DE JADIS ET LA PUBLICITE

DUVAL - Dentiste et Maître en Chirurgie.

Place ci-devant Royale n° 280

Faisant paraître l'An VIII un opuscule sur l'Elixir Odontalgique de feu LEROY De La FAUDIGNIERE.

Chirurgien Dentiste de S.A.S Mg le Prince PALATIN.

" Depuis que la bonne physique nous a donné des idées plus saines de l'Economie Animale tout le monde convient que l'estomac est le foyer et le premier agent d'une bonne santé, mais l'action de ce viscère, dont les fonctions sont si importantes en elles mêmes est subordonnée dans l'espèce humaine à celle de la mastication, première préparation des aliments qui exige pour être bien faite des instruments également sains et puissants.

La trituration des aliments par les dents, leur amollissements par la salive est le premier moyen de la digestion.

Il est d'une nécessité absolue pour la digestion de pourvoir à leur conservation ou de les guerir des maux qui les affectent. D'ailleurs, elles sont les plus beaux ornements de la tête.

Une méthode simple, qui prévient les maladies qui les affectent, qui en les entretenant dans le meilleur état, fortifie les gencives et les



alvéoles, qui guérit les maladies dont ces différentes parties peuvent être attaquées semble mériter une protection particulière du Chef de la Médecine et l'Accueil du public.

L'Elixir de Monsieur LEROY de la FAUDIGNIERE, dissout le tartre qui détruit la sertissure des gencives et par là donne aux humeurs du vicier les alvéoles et les dents à leurs racines. Cet Elixir est détersif, il nettoie toutes les parties des impuretés qui peuvent s'y rencontrer, il déterge les petits ulcères qui s'y forment et les cicatrise.

Il est aromatique et préserve les dents non affectées de la carie, détruit la carie commencée dans les autres et en empêche le progrès.

Quelle que soit la maladie qui affecte les alvéoles, les gencives et les dents, pourvu qu'elle n'ait pas son principe dans la masse du sang, comme serait le virus vénérien ou une forte affection scorbutique, auquel cas il faudrait procéder par la méthode des remèdes internes et faire en même temps usage de l'Elixir de Monsieur de la FAUDIGNIERE qui détruira radicalement le vice.

Cet Elixir, qui est un atténuant divise aussi toutes les humeurs vicieuses, en procure l'expulsion, dégorge les gencives et leur redonne la fraîcheur, la fermeté, la couleur qui leur est naturelle.

Entre les cures dont Monsieur de la FAUDIGNIERE fait preuve, il place au premier rang Monsieur le Maréchal Duc de NOAILLES, dont les gencives affectées et douloureuses ont été rétablies par l'usage de son Elixir, qu'il continue.

Monsieur LEROY de la FAUDIGNIERE, conseillait à M.M. les Dentistes qui se servaient de son Elixir de faire comme lui, de ne jamais nettoyer une bouche sans danger (sic) plusieurs fois avec du coton les gencives et les dents dudit Elixir trempé avec l'eau.

CONTREFACONS

" Des hommes peu probes ont contrefait et vendu sous mon nom l'Elixir Odontalgique de feu mon beau-père LEROY de la FAUDIGNIERE.

Cette tromperie manifeste à l'égard du Public me force de l'avertir d'être en garde contre toute espèce d'elixir ou d'opiatet distribué sous mon nom et pris ailleurs que chez moi.

Place ci-devant Royale n° 280  
Françoise LEROY de la FAUDIGNIERE épouse de DUVAL  
Maître en Chirurgie.

" Le prix de l'Elixir est de neuf francs la bouteille.

" On fait une remise honnêtement, dès que la partie excède 600 francs à ceux qui envoient à l'étranger ou qui en font provision pour les voyages de long cours afin de préserver et de guerir les marins des affections scorbutiques auxquelles ils sont sujets.

---

*Notre prochain numéro consacrera un article sur la Mandragore — Anesthésique et Antalgique du passé — par le Dr F. VIDAL.*



# LE CHAPITEAU DE L'ÉGLISE DE COURTISOLS

par le Dr Jean ANGOT

Dans le numéro de Décembre 1978 de la Revue de la Société, notre Confrère M. DOCQ nous rappelle que mon vieil ami G. DAGEN avait donné une interprétation sur les sculptures d'un chapiteau.

L'examen des deux scènes voisines, qui n'avaient jamais été photographiées, montrent que les deux groupes de personnages n'ont rien de commun : dans celui du haut de page, l'homme aux traits rudes est à droite, la femme plus fluette est à gauche et leurs costumes sont différents de ceux des personnages de la représentation photographique inférieure, l'homme placé à gauche montre avec joie la bouche partiellement édentée de la forte femme amusée, au décolleté plantureux.

Quant aux positions des mains, celle qui entoure le poignet de l'homme ne peut être que la main droite mal sculptée de la femme qui maintient ce poignet.

Au Moyen Age, sévissaient les épidémies dévastatrices, les guerres, les maladies sans thérapeutiques efficaces, d'où les infirmités avec leurs cortèges de douleurs qui accablaient la plupart des gens. Ils devaient supporter et accepter toutes les misères avec une dévote résignation et les surmonter par une grande espérance et la foi en la vie. C'est ce qui a permis au genre humain, dès la préhistoire d'ailleurs, de lutter pour survivre.

Comme l'imagerie et les vitraux, les chapiteaux des Eglises étaient des moyens d'Enseignement religieux à la portée des fidèles. Pour pallier la rigidité et la monotonie, les moines tailleurs de pierre agrémentaient les chapiteaux et les miséricordes des stalles par des oiseaux, des animaux fantastiques, empruntés au bestiaire des étoffes persanes ou par des scènes relatant les conditions de la vie dans ses particularités moralisantes et distrayantes de préférence, et populaires. Car l'esprit du peuple était prompt à la réjouissance et ne craignait pas de plaisanter ses infirmités surtout lorsqu'elles étaient visibles et peu affligeantes.

Les deux personnages ne préfigurent pas une quelconque opération dentaire, ce qui ne leur mettrait pas la joie sur les visages, mais ils montrent une "infirmité" très répandue à l'époque, l'anodontie, les gens en riaient entre eux, provoquant des quolibets, des chansons et des surnoms, tel brèche-dent, etc...

Ce couple enjoué s'oppose à l'autre couple sans caractéristiques, aux faces figées exprimant une certaine mélancolie.



Ces aspects de tristesse et de gaieté sont les thèmes contradictoires du Mal et du Bien, fréquemment traités, et souvent sous des formes badines dans les chapiteaux pour inculquer la morale religieuse aux foules.

Ce chapiteau de l'Eglise de COURTISOLS en est un exemple, par un choix banal et amusant de l'édentement.





# CÔME et DAMIEN

par le Dr R. R. WARNAULT

Il me semble intéressant de vous communiquer l'étude que j'ai faite de la vie de deux saints martyrs de la médecine Côme et Damien.

L'idée m'en est venue en lisant le "Coin des chercheurs" paru dans le numéro 3 de notre revue sous la signature de notre Président le professeur Gauval, une rubrique très succinte où il était question de nos guérisseurs anciens. Ce propos, je l'ai complété à votre intention, bien qu'en vérité il n'y soit guère question de l'Art dentaire : ces deux martyrs de l'antiquité ayant été accaparés par la médecine et la chirurgie, les documents relatent néanmoins sans aucun doute possible qu'ils ont soigné la bouche et les dents et même pratiqué l'Art vétérinaire ; nos héros restant avant tout, du fait de la légende, des médecins généralistes comme nous le verrons.

Il est vrai que sans remonter bien loin dans le temps, nos praticiens des campagnes ne faisaient rien d'autre et avaient toujours un davier en réserve dans leur trousse pour pratiquer extemporanément une avulsion dentaire.

Aujourd'hui, sans fausse honte bien qu'ayant soutenu une thèse de déontologie sur la "couverture des actes illégaux", mon propos est de vous communiquer ce qui a rendu illustres ces deux précurseurs du corps médical tout entier, bien que dépourvus semble-t-il de diplômes.

Qui étaient-ils en vérité, pour que le souvenir si persistant de leur personnalité soit venu jusqu'à nous et qu'on vénère et cherche depuis lors sans répit à mieux connaître leurs actes et les vertus dont on les pare.

Ils étaient d'origine arabe mais appartenaient à une famille aisée et chrétienne de Syrie ou de Cilicie, fait courant à l'époque, et exerçaient la médecine au début du IIIe siècle.

Ce que l'on sait d'eux, c'est qu'ils étaient jumeaux, qu'ils avaient trois frères : Anthémius, Léontius et Euprépius, que leur maman s'appelait Théodote, leur père étant demeuré parfaitement inconnu ! Ils étaient de Cyr en Syrie ou d'Egée devenue Ayos en Cilicie, l'énigme ayant toujours subsistée. Je pencherai volontiers en pesant les faits et les documents compulsés, pour ce dernier lieu de naissance. On sait qu'ils y ont vécu et qu'ils y sont morts, cela renforce la supposition. La Cilicie devait aussi semble-t-il être plus à même de recéler une famille aisée et chrétienne plutôt que la Syrie... Les textes hagiographiques sont très nets sur ce point comme sur celui qu'ils n'ont toujours fait qu'exercer la médecine "par profession" selon les Acta. Vivant au IIIe

siècle je l'ai dit, les cinq frères auraient été martyrisés et seraient morts en 285 ou 287, victimes d'un jugement du Procureur Lysias et en fin de compte des persécutions de l'Empereur Dioclétien.

La Cilicie qui paraît donc les avoir abrités toute leur vie est la limite méditerranéenne de la Turquie, c'est la frange de l'Anatolie et de son désert inhospitalier, la partie comprise entre la région montagneuse peu accessible du Taurus qui limite le désert, et la mer. C'est un grand rectangle allongé qui suit le rivage et de ce fait est moins torride. On peut rapprocher cet aspect géographique des lieux, toutes proportions gardées, à la Riviera entre Saint-Raphaël, Cannes, Nice et Gênes. Pourquoi opter pour la Cilicie plutôt que pour la Syrie, parce que son territoire est fort à propos coupé transversalement par deux fleuves : le Scihoun et le Djihoun venus de la montagne et qui forment entre eux une plaine vaste, féconde et très productrice. Pourquoi ceci plutôt que cela, parce que cette bande de terre qui suit le littoral est le couloir unique et providentiel par où tout transit quand on va d'Europe au Moyen-Orient, en Arabie et même en Asie, c'est la grande artère vers l'Orient. Bien délimité ce territoire va des portes Ciliciennes aux portes de l'Amanus ou de Syrie. On y rencontre des Turcs, des Kurdes, des Tcherkesses et des Arméniens chrétiens et ce qui rend attrayante cette partie du globe plutôt hostile dans l'ensemble, c'est le caractère agricole de la vaste plaine puisqu'on y récolte des céréales, de la vigne et du coton. Le chemin de fer de Bagdad traverse la Cilicie de nos jours de bout en bout et par des embranchements dessert la grande ville de Tarsous, le port important de Mercine enfin un tronçon de l'Amanus suit le pourtour du golfe pour aboutir à Alexandrette. C'était déjà au III<sup>e</sup> siècle un chemin tout tracé et nanti de ressources pour les envahisseurs belliqueux, pour les Croisés attirés par Jérusalem et les lieux saints, pour les pirates enfin, et ils sont nombreux, qui harcellent les convois sur terre et sur mer venus d'Orient.

Et bien c'est là à Egée que semblent avoir débutés nos Saints médecins, alors que déjà Saint Luc, médecin lui aussi et très cultivé, a publié le 3<sup>e</sup>me évangile et les actes des Apôtres comme l'indique le dictionnaire des Saints.

Côme et Damien étaient d'origine Arabe ai-je dit et ce détail explique leur vocation pour la médecine. Saint Luc était Grec et non Juif, né au Proche-Orient lui aussi et sans vouloir en faire une règle déterminent, cette partie du globe avait déjà recélé Hippocrate et Galien.

Les Arabes ont été à toutes les époques d'habiles et savants praticiens. Habitant le Proche-Orient Côme et Damien avaient toute proche d'eux la ville de Pergame, patrie de Galien, ville qui avant même l'ère chrétienne recélait un temple d'Esculape et une école semblable à celle d'Antioche en Syrie et jouissait grâce à une bibliothèque de deux cent mille volumes d'un rayonnement médical semblable à celui d'Alexandrie, où Hippocrate régnait par son savoir et sa conception sociale de l'exercice médical. Nos deux héros ont certainement puisé à ces sources non seulement leurs connaissances de la médecine et de la chirurgie mais aussi le fait



d'être particulièrement attachés à la pratique absolument désintéressée de leur art. Ils ont été des anargyres par opposition aux philargyres qui acceptaient une rémunération, d'où le surnom qu'on leur a donné "les deux gratuits secoueurs". Suivant la règle du temps de Pythagore ils se déplaçaient fort loin, et les fréquents passages en Cilicie de peuples les plus divers, explique le rayonnement exceptionnel qui marque leur personnalité. L'iconographie extrêmement diffuse concernant les deux Saints en porte témoignage puisqu'on la recense aussi bien en Orient qu'en Occident et tout particulièrement en Italie, en Grèce, en France où elle est très abondante, en Espagne, en Allemagne, dans les pays nordiques et en Pologne où se trouve le très curieux et très intéressant reliquaire de Cracovie.

Beaucoup de faits commentés se rapportant à leur personnalité nous paraissent fabuleux et relevant de la légende ou du mystère.

Ces faits ont été classés en 4 Acta - les Acta : procès-verbaux chez les Romains -. Le Jésuite Jean Bolland - 1596-1665 - et ses disciples les bollandistes et aussi les RRPP dominicains ont, au nom de la religion, de la science, du rayonnement, cherché et mis en valeur tous les détails de la vie merveilleuse, il faut en convenir, de Côme et Damien. Cette appartenance indéniable à la médecine, à la chirurgie, à l'art dentaire, voire aussi à l'art vétérinaire et à la pharmacie, ce désintéressement, enfin le fait qu'on leur reconnaît des mystères bien que la plus part de ceux-ci soient post-mortem n'affecte en rien leur renommée.

Les bollandistes en zélés continuateurs des travaux de Jean Bolland ont cherché surtout à mettre en valeur les actes les plus évocateurs et surtout les plus véridiques. Ils ont établi que leur arrestation, leur condamnation par le juge Lysias et leur mort eut lieu le 7ème jour des Calendes de Décembre, c'est à dire le 25 Novembre 285 ou 287. Ils subirent le martyre à Egée. L'Eglise les fête le 25 Septembre. Inscrits dans les litanies des Saints, par faveur spéciale leur nom est cité deux fois dans les Oraisons bien que ce soit déjà une faveur insigne de figurer au Canon de la Messe. La légende dorée, ou encore Vie des Saints de Jacques de Voragine le bienheureux - 1230-1298 - de son côté donne un commentaire après étude de tous les travaux laissés par les hagiographes du Moyen-âge.

L'ensemble de ces commentaires n'apporte rien de plausible ni de convaincant. Côme et Damien sont des médecins qui soignent, pansent et guérissent les nombreux patients qui viennent les consulter. Nul doute à ce sujet car ils sont toujours représentés vêtus d'une grande robe et d'un chapeau carré, qui incitent à la considération tout comme le livre, la lancette, la spatule ou l'urinal ne font que confirmer leur qualification.

De leur vivant l'histoire de dame Palladia qui en vain a tout dépensé pour recouvrer la santé met en évidence le côté anargyre de leur exercice. Damien qui a obtenu la guérison de la dame Palladia transgresse la règle suivie par les deux frères en acceptant, pour ne pas la vexer, 3 oeufs que sa malade lui offre en toute modestie.

La brouille qui s'ensuit entre Côme intransigeant et Damien, qui menace de les séparer jusqu'à la mort, ne trouvera un terme que le jour où un chameau, soigné par eux, doué de bonnes intentions et d'une voix humaine, ramènera la bonne entente par une intervention providentielle.

Deux autres faits pour ne parler que des plus saillants évoqués par les Acta et par la légende dorée sont l'histoire du paysan qui rejette le serpent qu'il a avalé durant son sommeil et le miracle de la "jambe noire" qui relate, remarquons-le en passant, la première greffe pratiquée à un malade atteint d'une gangrène de la jambe. Je ne m'étendrai pas sur ces mystères post-mortem qui ont été avec ceux de leur martyre et de leur décollation, la base d'inspiration des nombreux et talentueux iconographes qui ont fixé leurs traits pour la postérité. A cette époque c'est le peuple qui vénérât certains hommes et en faisait des saints ! Epoque troublée où les chrétiens étaient poursuivis, massacrés et ce jusqu'en 313 où Constantin leur accorda la paix par l'Edit de Milan. C'est le Pape Jean XV au concile de Rome en 985 qui a consacré somme toute la sainteté de Côme et Damien.

C'est lui qui fit d'Ulric le premier saint officiel digne d'un culte public en l'inscrivant au Canon. Par la suite Benoît XV fixa la règle définitive qui exige premièrement la béatification, deuxièmement la canonisation.

Pour Côme et Damien la ferveur populaire les en dispensa. D'années en années, de siècles en siècles, de provinces, de pays, de continents en continents même, cette ferveur ne fit que s'amplifier et se manifester sous la forme de monuments, de sculptures, de peintures, de prédelles, de vitraux, tel celui du XVIIe siècle que possède le Docteur Ansot, notre Vice-Président et talentueux conférencier ; de tapisseries dis-je, de mosaïques, d'ivoires, de verres et de pièces d'orfèvrerie.

Les talents ne manquaient pas, les artistes étaient nombreux, d'engouement, la foi, les puissants et les riches firent le reste.

L'iconographie des Saints Côme et Damien pullule d'exemples dans tous les pays et la liste serait trop longue, au point qu'elle reste à faire, s'il fallait prétendre la dresser.

Elle concrétise leur triple aspect :

- tistes ;
- 1°) Côme et Damien sont des médecins et des dentistes ;
  - 2°) Côme et Damien réalisent des miracles ;
  - 3°) Côme et Damien ont été des martyrs.

Le dictionnaire historique des Saints dit en effet parlant d'un fait s'étant produit au IIe siècle, c'est à dire un siècle avant "Côme et Damien" :

"Nous assistons à un événement considérable de l'histoire chrétienne : la naissance du culte des saints, car le saint dans l'église primitive, c'est d'abord le martyr."



Et c'est ainsi qu'on peut citer Justinien, satisfait de leurs soins, qui leur dédie une église à Constantinople. C'est également le Pape Félix IV, qui à Rome en 527, remanie d'antiques constructions du Forum Lom.

Un peu partout, et naturellement au Moyen-Orient, en Italie, en Espagne, en France et en Allemagne, des églises sont placées sous leur vocable et montrent aux croyants des scènes représentant l'homme au serpent, le mystère de la jambe noire, la guérison de la dame Palladia, l'aventure de la femme sauvée du démon qui seul fait, ne relève pas du caractère médical.

Il faut dire, qu'à leur gloire, la famille des Médici (s) a largement contribué, prodiguant l'argent sans compter, suscitant chez de nombreux artistes le soin de les représenter et de permettre ainsi de façon oh combien somptueuse, la diffusion de leur personnalité, l'étendue de leurs connaissances et le côté divin de leur entremise.

Parmi ceux qui se sont particulièrement distingués à cette tâche, il est juste de faire une mention toute particulière à Giovanni dit Fra Angelico, dont l'immense talent animé par une foi profonde a pu donner toute sa mesure en nous léguant des toiles magnifiques et des prédelles ; au Titien avec sa toile de S. Maria della Salute à Venise ; au Tintoret peignant la Crucifixion ; à Filippo Lippi ; à Boticelli dont un rétable est au musée des Offices à Florence, toutes toiles bien jolies, chefs d'oeuvre inégalés et qui nous charment par la grace de leur composition et la beauté des coloris qui s'offrent à nos yeux.

Un mot en passant concernant le martyre des flèches qui s'en reviennent sans blesser le destinataire: il faut voir dans cette représentation une allusion maintes fois exprimée qu'elles symbolisaient la maladie et la guérison, un médecin de Vérone se sert de cet artifice pour parler de la syphilis quand elle fit son apparition dans l'Italie du Nord au début du XVIIe siècle. La flèche a servi de figuration lors des épidémies de toute nature, fréquentes en ce temps et vient se briser contre le manteau de la Vierge ou d'un saint tel Saint Côme ou Saint Damien qui s'oppose à l'action du démon ou à l'atteinte de la maladie.

Cette représentation du supplice des flèches dont sont victimes nos praticiens, est l'oeuvre capitale du Tintoret et réside à Venise à Saint Georges le Majeur. Elle concrétise leur caractère divin et le pouvoir de protection contre la maladie et les épidémies. On peut citer de même le Titien et tous les grands artistes qui ont été inspirés par leur histoire.

Les artistes espagnols ont surtout exprimé le mystère de la jambe noire. Je citerai le rétable de Nadal à Barcelone, le tableau de Rincon de Figueroa au musée du Prado à Madrid. En Belgique on trouve un dyptique de Francken le Vieux à Anvers, traitant la décollation et mystère de la jambe noire. En Allemagne à Essen, on doit déplorer la dis-

deux frères en accord, qui offrent au malade lui offre en toute modestie.

partition, du fait de la guerre, des fresques qui décoraient la cathédrale et représentaient les scènes du martyre c'est à dire les saints jetés à la mer et dans les flammes. A ce sujet, il existe un témoignage très important : je veux parler du magnifique reliquaire de Cracovie dont l'origine est inconnue. Il illustre par toutes ses faces la vie de Côme et Damien, ne laissant aucun doute sur leur activité médicale. Il montre en outre les miracles qu'ils ont accompli ou qu'on leur attribue, il fait assister à toutes les tortures qu'ils ont subi depuis leur interrogatoire par le Juge Lysias : les épreuves de l'eau et du feu, leur décollation, et ce dans les diverses parties dont ont été divisé les faces du reliquaire. Tous ces documents palpables ne font que confirmer le texte laissé par l'Archevêque de Gènes, Jacques de Varazze, vaste recueil de documents historiques tirés de la bible hébraïque ou encore d'autres légendes et aussi de la mythologie grecque. C'est cet amas de documents remontant au XIII<sup>e</sup> siècle que les bollandistes ont trié et classé dans la légende dorée.

Mais direz-vous, en France ne trouve-t-on pas d'oeuvres concernant nos saints médecins ?

J'ai tenu à terminer par là en vous confiant qu'elles ne manquent pas et que leur histoire a trouvé un grand et favorable écho chez nous.

Mon propos, tout abrégé qu'il soit, tant il y aurait à dire, vous laissera en mémoire je l'espère, qu'ils ont été aussi des dentistes, comme l'atteste sur la face principale du reliquaire de Cracovie, la guérison d'un mal de dent et l'inscription qui en fait mention et qu'enfin une des fresques de la Métropole de Mistra relate que les Saints soignaient nombre de malades dont certains ont la tête bandée.

Ici, outre une profusion de l'imagerie populaire, sur tout le territoire nombreuses sont les églises qui leur sont consacrées. Pas une province n'y échappe, pas une ville de quelque importance qui ne possède tableau, statue, ivoire. A Paris l'église Saint Côme datant du XIII<sup>e</sup> siècle, située à l'emplacement de l'actuelle faculté de médecine, fut pendant 5 siècles le siège de la confrérie des chirurgiens. Par ailleurs Luzarches possédait une collégiale détruite au XIX<sup>e</sup> siècle mais dont il reste quelque témoignage, alors même que l'église du village dédiée à Saint Damien subsiste. A Tours se trouve le prieuré Saint Côme dont deux statuettes des saints ont été recueillies par le musée archéologique de la ville. Quant à Vézeline en Meurthe et Moselle, elle possède une église construite au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle qui recèle de très beaux vitraux. Enfin comme édifice il faut citer l'église de Brageac dans le Cantal qui s'enorgueillit de posséder les deux crânes de Côme et Damien. Par malheur ce n'est pas la seule ville à en réclamer la teneur ; ce qui rappelle l'histoire des deux crânes de Voltaire : le premier enfant, le deuxième peu avant sa mort !

Revenons pour terminer à Paris où nombreux sont les estampes, les gravures précieuses sans oublier les enluminures conservées à la bibliothèque nationale, sans compter la prade de la Louvre due à Fra Angelico dont nous pouvons être fiers.



L'étude sur les saints médecins Côme et Damien a été réalisée grâce au travail très documenté de Madame Marie-Louise David-Danel intitulé "Iconographie des saints médecins Côme et Damien", préface de Monsieur Louis Réau, membre de l'Institut, paru à Lille, imprimerie Morel et Corduant, 11 rue des Bouchers, 1958.

-----

Travail remarquable de documentation, de précision, de clarté, on ne peut trouver meilleur kaléidoscope pour voir et se représenter tout ce qui concerne et a découlé de l'existence exceptionnelle de ces deux praticiens de la médecine et de l'art dentaire.

En conclusion, j'ai composé ce texte grâce à l'excellente bibliographie de 189 auteurs, tant français qu'étrangers citée par Madame David-Danel et en compulsant le grand Larousse du XXe siècle et le dictionnaire Littré.

Je ne citerai que cela, mais j'ai pu omettre quelques références ce dont je m'excuse bien humblement.



Cl. Mas.

Relief de bois colorié (xvi<sup>e</sup> siècle). Miracle de la jambe noire.  
Musée de Valladolid.

**REVUE GÉNÉRALE DE L'ART DENTAIRE**

ET DES SCIENCES QUI S'Y RATTACHENT

(Ancienne REVUE de CHIRURGIE DENTAIRE)

---

**TRAVAUX ORIGINAUX**

---

ETUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE

---

**UN PRÉCURSEUR****BUNON**

Par A. BARDEN,

Chef de Clinique à l'École Odontotechnique.

L'HISTOIRE de l'art dentaire français est bien délaissée aujourd'hui. Cette matière paraît ne plus intéresser que quelques amateurs de vieux livres, véritables troglodytes à notre époque. On cite cependant Fauchard, — souvent à tort et à travers, il est vrai, — et, quand on a rappelé le nom de cet illustre dentiste, il semble qu'on ait payé à l'histoire de notre art un tribut suffisant. Sans doute on a raison de glorifier Fauchard, et nul plus que moi n'estime à leur juste prix les études sérieuses qu'on lui a consacrées. Mais, à côté de Fauchard,



cette étoile de première grandeur, il est des satellites — comme Bunon, Jourdain, Bourdet, ses contemporains — dont l'éclat, pour n'être pas aussi intense, resplendit cependant et mérite d'arriver jusqu'à nous.

Les raisons de l'indifférence que nous témoignons à nos devanciers résident — paraît-il — dans les nécessités de la vie moderne qui nous obligent à tout sacrifier au présent. Mais que penser alors des difficultés multiples auxquelles se heurta Bunon, dont je veux justement retracer l'histoire et les travaux, Bunon, qui, pour apprendre convenablement son métier, dut mener pendant de longues années une vie de nomade, allant de ville en ville, visitant les dentistes célèbres et apprenant d'eux le plus qu'il pouvait, se faisant ouvrir, à force de ténacité et à la suite de démarches infinies, la porte des hôpitaux, et qui, en fin de compte, fixé à Paris et son livre mis à jour, dut faire, devant l'Académie Royale de Chirurgie assemblée, la preuve palpable et visible de tout ce que son ouvrage contenait de nouveau? Je gage que si l'on infligeait aujourd'hui à tous les constructeurs de théories la nécessité de prouver leurs dires, documents et faits en main, on verrait s'éteindre soudain cette floraison de travaux où l'imagination se donne libre carrière au

grand détriment de la saine, de la rigoureuse observation.

..

Robert Bunon naquit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle (1). Il s'adonna de bonne heure à l'étude de son métier et s'instruisit d'abord auprès de différents dentistes et dans les quelques livres concernant l'art dentaire qu'il put trouver. Ayant appris de cette façon à peu près tout ce que pouvait connaître à cette époque le commun des dentistes, il entreprit de voyager pour acquérir de l'expérience en pratiquant. Il se mit donc à parcourir les provinces, où les dentistes étaient rares à l'époque, « arrachant, limant, plombant ». Il exerça surtout dans le nord de la France, dans les ports de mer et dans une grande partie de l'actuelle Belgique, à Anvers, à Bruxelles, à Givet, à Maubeuge et à Cambrai. Il ne manque pas, — dans son ardent désir de savoir, — chaque fois qu'il se trouve de passage dans une ville où réside un dentiste en renom, de l'aller voir et de s'instruire de tout ce qu'il ignore. Entre temps, il se fait traduire par des savants tous les ouvrages médicaux et chirurgicaux latins, italiens, allemands, anglais, tant il est avide d'inédit touchant son art.

(1) En 1702. (A suivre.)







**BULLETIN D'ADHESION** à la SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE, créée le 16 Novembre 1949.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

donnant droit à la Revue d'Histoire de l'Art Dentaire.

- Droit d'Entrée : 300 F
- Membre à vie : cotisation unique
- Membre Bienfaiteur : 1.000 F
- Membre d'Honneur : 500 F
- Membre Actif : 200 F

*Trésorier : M<sup>me</sup> le Dr VOREAUX  
7, rue de l'Ermitage, 95160 Montmorency*